

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

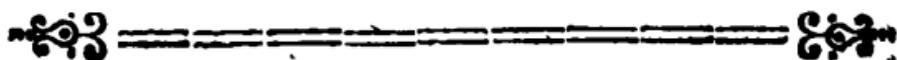
DEDIÉ AU ROI.



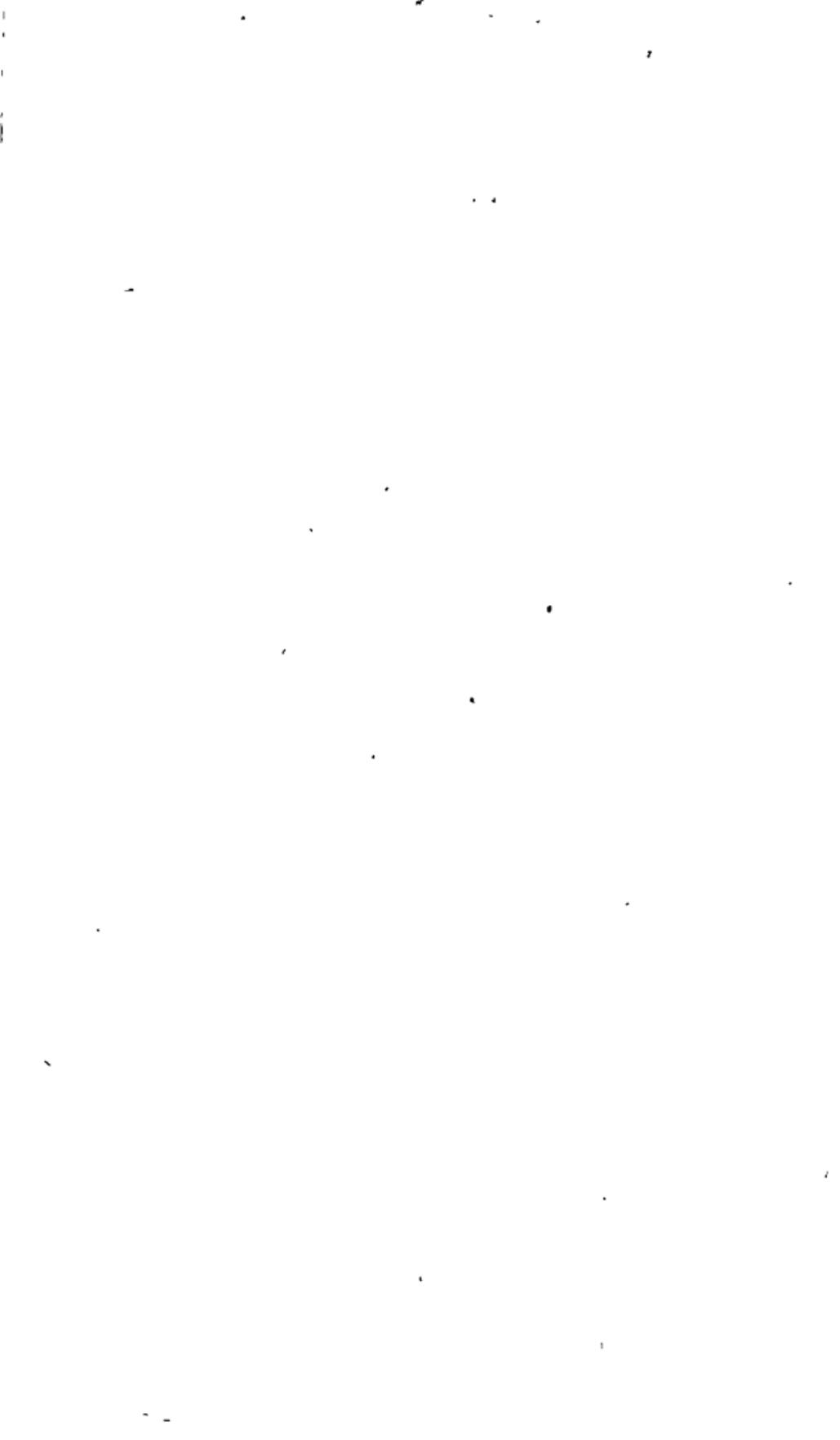
A O U T 1 7 5 1 .

N E U C H A T E L

D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



M D C C . L I .





JOURNAL
HELVETIQUE,

AOUT 1751.



LETTRE

*Sur quelques COUTUMES anciennes &
modernes.*

MONSIEUR,

Nous avons vû précédemment quelques unes des Coutumes anciennes à quoi l'Ecriture Ste. semble faire allusion, & qui peuvent éclaircir plusieurs Passages *. A cette occasion vous souhaités que nous parcourions quelques autres usages, qui ont encore lieu aujourd'hui, & dont vous ne voies pas bien le fondement. Vous m'en indiqués trois ou quatre, dont vous voulés que je vous rende raison. Aucun de ceux là n'a raport aux Livres sacrés, come les précédens. Ce-

G 2

pen-

* Journ. Helvétiq. Juillet 1751. Art. II.

pendant ils peuvent nous intéresser par d'autres endroits. Nous trouverons dans quelques uns une origine toute Païenne , & ils pourront servir de Supplément à ceux de ce genre qu'on avoit déjà ramassés, il y a quelques années, dans le *Journal Helvétique* *. Ceux qui ne se rapporteront pas à cette classe, auront peut-être par eux-mêmes de quoi piquer la curiosité. Nôtre sujet n'est donc pas mal choisi.

Vous me demandés d'abord ce que signifient ces Arbres que l'on plante au Printems, devant certaines Maisons distinguées, & qui ressemblent à des Mats de Vaisseau. On a la coutume presque dans toute l'Europe, dans les Pais Catholiques, de planter au comencement du Mois de Mai, un grand Arbre devant l'Hôtel des personnes de distinction, come une marque de respect & de déférence. Il s'agit de savoir quelle est l'origine de cet usage. Voici ce que j'ai trouvé là dessus dans quelques Auteurs.

Il y avoit chez les anciens Romains une forte de gens dont l'ocupation étoit de couper les Arbres, ou de les transporter. On les apelloit *Dendrophores*, nom tiré du Grec, & qui signifie des Porteurs d'Arbres. C'étoit un Corps de métier qui honoroit le Dieu
Her-

Hercule come leur Patron. Ils plantoient le premier jour de Mai, des Arbres, dans les Places publiques, en signe de réjouissance. Cela se pratique encore en *Italie* à peu près de la même manière. A cet Arbre apellé *il Maio*, le Mai, on y atache des Gâteaux ou d'autres friandises, pour inviter les Enfans à les y aller chercher.

L'an 1645. on se mit de mauvaise humeur contre cet usage en Angleterre. On ordona que tous les *Mais* seroient abatus, & qu'on n'en planteroit plus à l'avenir. On y trouvoit un reste de Papisme, il falloit plutôt dire un reste de Paganisme.

Les friandises atachées à ces *Mais* en *Italie* me rapellent certains petits Pains ou Gâteaux au Safran, dont nous trouverons aussi l'origine chez les Paiens. Dans quelques Provinces de France come le Dauphiné, le Lionois, de même qu'en Savoie, la veille des bones Fêtes, on fait de petits Pains au Safran. On en vend aussi les jours de Foire, & sur tout aux Fêtes du Patron. Les Savans trouvent dans l'Antiquité des traces bien marquées de cet usage. Les Dames Romaines avoient acoutumé d'offrir des Gâteaux come nos Pains de Safran, à une Déesse connue sous le nom de *Lenchotoé*. C'étoit la Patrone & la Protectrice des Nautoniers.

Ici un Docteur *Mathdnafius* vous feroit de savantes citations pour vous faire mieux conoitre cette Déesse. Pour moi je me contenterai de vous allèguer un seul Passage d'*Ovide*, où il la désigne sous le nom de *Thébaïne*. Voici ce qu'il dit aux Prêtresses de cette Divinité, *Mes Dames, voici votre Fête qui s'aproche, préparés vos Ofrandes de Pains jaunes pour la Déesse Thébaïne* *. Cette coutume se comunica aux Gaulois, & ces Gateaux au Safran se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Parmi les Questions que vous me faites, j'en trouve une sur les *Oeufs de Paques*. D'où vient, dites vous, la Coutume de donner des Oeufs le jour de cette Fête, & de les orner d'une certaine manière? Il me fera fort aisé, *Monfieur*, de vous satisfaire. Voici ce que m'apprend là dessus un curieux Voïageur. J'en ferai à peu près quite pour vous le transcrire.

„ On a la coutume en *Italie*, & ailleurs,
 „ dit-il, de faire bénir des Oeufs à Pâque,
 „ qui sont, à ce que l'on prétend, d'une
 „ grande vertu pour sanctifier les Corps &
 „ les Ames. La veille & le jour de Paque,
 „ tous les Chefs de Famille font porter à
 PE-

* *Ue bonæ Matres, vestrum Matralia festum,
 Slavzque Thebanz reddite Liba Decz.*

„ l'Eglise de grands Bassins d'Oeufs durs ,
„ pour les faire bénir. Il y a des Prières
„ exprès , de grands Signes de Croix , &
„ Aspersions d'Eau bénite. A chaque Plat
„ d'Oeufs que les Prêtres bénissent , ils do-
„ mandent combien il y en a de douzaines ,
„ afin de savoir ce qu'ils en retiendront pour
„ eux. Ils en prennent quelquefois trois ou
„ quatre par douzaine , selon qu'ils voient
„ que les gens qui les apportent ont de quoi.
„ Il y a quelquefois de pauvres gens qui
„ pleurent , lors qu'ils voient que les Prêtres
„ leur en prennent trop , où bien qu'ils leur
„ enlèvent les plus gros. Ces Oeufs bénis
„ ont la vertu de sanctifier les entrailles , &
„ doivent être la première nourriture grasse
„ qu'ils reçoivent après l'abstinence du Ca-
„ rême. On fait que les Italiens s'abstien-
„ nent , non seulement de Viande pendant
„ le Carême , mais encore d'Oeufs , de Fro-
„ mage , de Beurre , & de toute sorte de
„ Laitage.

„ Les Oeufs étant bénis , chacun rem-
„ porte son Plat dans son logis ; & dans la
„ plus belle Chambre qu'ils aient , on fait
„ dresser une grande Table. Ils la couvrent
„ de leur plus beau linge , & de fleurs. Ils
„ mettent environ une douzaine de Cou-
„ verts tout autour , & leur grand Plat
„ d'Oeufs

„ d'Oeufs au milieu. Il'y a du plaisir à voir
 „ ces Tables chez les Gens de qualité, car
 „ ils étalent autour de la Chambre, toute
 „ leur Argenterie, & ce qu'ils ont de plus
 „ riche & de plus beau pour faire honneur
 „ aux Oeufs de Paque, qui font aussi une
 „ belle figure, car les Coques en sont toutes
 „ peintes de différentes couleurs ou même
 „ dorées. Il y en a quelquefois vingt dou-
 „ zaines en pyramide, dans un même Bassin.
 „ La Table demeure dressée pendant l'Octa-
 „ ve de Paque; & tous les Amis qui vien-
 „ nent rendre visite, & souhaiter les bones
 „ Fêtes, sont invités à manger un Oeuf de
 „ Paque, qu'on ne manque pas d'accompa-
 „ gner d'excellent Vin.

Voilà, *Monsieur*, ce que rapporte mon
 Auteur, qui avoit fait un assez long séjour
 en Italie. Mais pour mettre ici quelque chose
 du mien, j'ajouterai cette petite Remarque,
 que la coutume de peindre ou de teindre
 ainsi les Oeufs est fort ancienne. Il me sem-
 ble d'avoir lû dans *Joinville*, qu'on en servit
 de colorés de cette manière au Roi *St. Louis*,
 quand il étoit prisonnier en Egypte. Il y a
 apparence que cet usage est beaucoup plus
 ancien.

Une autre Coutume sur laquelle vous vou-
 lés encore quelque éclaircissement, c'est celle
 que

que l'on a si comûment de boire à la Santé de quelqu'un. J'ai d'abord pensé à renvoyer cette Question à la première occasion que nous aurions de boire ensemble. Elle sent assez les propos de Table, & par là je me ferois épargné la peine d'écrire sur un sujet qui semble ne le mériter guère. Mais je me suis ressouvenu que quelques Auteurs n'ont pas dédaigné de traiter cette matière. Je vai donc tâcher de rapeller en vôtre faveur, ce qui m'est resté dans l'esprit de quelques lectures là dessus.

Vous avés raison de trouver cct usage assez bizarre. Il seroit bien plus naturel, dites-vous, de boire à sa propre Santé: C'est pour cela qu'on est suposé boire, & non pour celle d'autrui. Un Home d'esprit qui a écrit sur cette matière, a eu à peu près la même pensée que vous. *Que l'on fasse des Vœux pour des Convives*, dit-il, *qu'on les exprime en des termes les plus gracieux & les plus obligeans*, jusques-là on ne trouve rien qui ne s'accorde avec les plaisirs de la Table, qui forment souvent une espèce de liaison; mais qu'en imitant, en quelque sorte la Cigogne de la Fable, on porte en idée la Santé à un autre, tandis qu'on se la procure réelle à soi-même, par une liqueur qui en est come la source, cela semble un souhait mal placé. On pourroit ajouter, que si la

Cou-

Coutume n'avoit pas autorisé ce petit formulaire, on le prendroit plutôt pour une raillerie, pour une plaisanterie même assez mauvaise, que pour une politesse ou une marque d'amitié.

Il me semble que pour éclaircir cette matière, il est bon de distinguer d'abord entre boire en l'honneur de quelqu'un, & entre boire à sa Santé. Le premier de ces Formulaires n'a rien de choquant & se trouve déjà dans la plus haute Antiquité. Les anciens Grecs faisant des Repas dans les jours solennels, invoquoient d'abord leurs Dieux, puis versoient un peu de Vin, & buvoient à chaque nom de Dieu qu'ils proféroient. Ensuite ils nommoient leurs Amis, & buvoient aussi à chaque nom. Les Romains imitèrent cette coutume. Les Auteurs qui ont écrit sur les Antiquités Romaines, nous apprennent, que lors que dans leurs Festins ils vouloient s'exciter mutuellement à boire, ils ne négligeoient pas cette petite civilité. Ils començoient par celui qui occupoit la première place de la Table; & n'oublioient aucun des Convies. Ils buvoient aussi en l'honneur des Absens, come des Empereurs, d'un Ami qui étoit en Voïage, & de leur Maitresse. On trouve encore quelque part cette formule, *Je bois en l'honneur de la Victoire remportée par tel Capitaine.*

Preuve que dans ces anciens tems , on ne confondoit pas come nous, boire en l'honneur de quelqu'un, ou boire à sa Santé, c'est que les Chrétiens, qui avoient pris cette coutume des Païens, buvoient autrefois en l'honneur des Anges, des Apôtres, des Martirs. Un Historien rapporte, que quand les Ecoffois éli-soient un Evêque, on lui présentoit le grand Verre de *St. Magnus*, qu'il devoit boire en son honneur. Il ajoute même cette circonstance, c'est que si ce nouveau Prélat buvoit cette Coupe tout d'une haleine, cela étoit pris à bon augure. Le Peuple transporté de joie batoit des mains, & se promettoit beaucoup de bonheur de cet Episcopat. On but ensuite à *St. Martin*, & l'on prétendit que ce Saint avoit aparû à quelqu'un, pour lui faire savoir qu'il souhaitoit qu'on se souvint de même de lui le Verre à la main. *St. Nicolas* eut aussi son tour, & tant d'autres Saints, que cette dévotion devenant une source d'yvrognerie, *Charlemagne* fut obligé de la défendre, par une Loi qu'on lit dans ses *Capitulaires*. Je ne dois pas oublier de remarquer, que du tems qu'on persécutoit les Vaudois, les Inquisiteurs pour s'assurer de la Foi d'un Chrétien suspect, exigeoient de lui, qu'il but *au nom de St. Martin*.

On trouve que dans ces Siècles là, c'étoit
Pusa-

l'usage dans les Monastères , de boire copieusement en l'honneur de leurs Bienfaiteurs , le jour de leur anniversaire. Il se fit en Flandre un grand nombre de fondations en faveur de cette Cérémonie *. La Superstition faisoit croire que les Morts prenoient plaisir à voir boire ainsi les Vivans. On lit dans un Acte de l'Abaye de *Quedlinbourg* en Allemagne, ces paroles à ce sujet , *Par là les Morts se trouvent fort récréés ***. Cette Cérémonie, qu'on apelloit la *Consolation du Vin*, se pratiqua ensuite dans les Couvens à la mort d'un simple Religieux. On prétend que des Moines Espagnols se consolant de cette manière, le jour qu'ils venoient d'enterrer un de leurs Confrères, se mirent à chanter tous ensemble, après avoir bien bu, *Viva el Muerto, Vive le Mort!*

Pour venir présentement, *Monsieur*, à votre Question, quelle est l'origine de la Coutume de boire à la santé les uns des autres, il faut convenir que les Anciens ont eu à cet égard le même usage que nous. Pour en trouver le fondement, je crois qu'il faut le chercher dans ce qui se pratique encore en Allemagne, & ailleurs. Les Peuples Sep-

* Cette Cérémonie étoit désignée sous différens noms. On l'apelloit, *Peçula Charitatis, Charitas Vini*, ou, *Consolatio Vini*.

** *Plenus inde reserantur mortui.*

Septentrionaux ont retenu cette Coutume, qu'ils tiennent des anciens Germains. Dans les Repas qui se faisoit parmi eux, on mettoit d'abord une Cruche de Bière ou de Vin sur la Table. Le Maître de la Maison buvoit le premier, saluoit son Voisin, & lui remettoit la Coupe, qui parvenoit en suite tour à tour à tous les Conviés. Come ils buvoient dans la même Coupe, l'un après l'autre, le premier disoit à son Voisin, *Je bois à vous*, c'est à dite, je bois le premier afin que vous buviés après moi. Ils ajoutoient, *Je souhaite que ce bruvage vous soit aussi salutaire qu'à moi* *.

Il n'est pas difficile de voir sur quoi étoit fondée cette espèce de marche. Le Maître de la Maison buvoit le premier pour écarter de l'esprit des Conviés tout soupçon de Poison ou de Maléfice. *Je bois à vous*, ou à *votre santé*, c'est come s'il avoit dit, Vous pouvez boire de ce Vin sans nulle crainte, parce que je vai l'éprouver en le goutant avant vous. Afin qu'il ne nuise pas à votre santé j'en vai faire l'épreuve. Je bois le premier come l'Assureur de votre santé. Cet usage étoit parmi les Grecs, les Romains & même parmi les Barbares. Voilà
la

* Les Latins disoient, *Propino tibi*, & ils avoient tiré des Grecs cette formule.

la véritable Clé de cette Coutume. Si nous ne la pratiquons pas précisément come les Anciens , il est aisé d'en donner la raison. Elle est venue de fort loin , & elle a un peu changé sur la route.

On dit qu'en France cette coutume de boire à la santé des autres , tombe insensiblement. Il y a des gens qui trouvent que c'est une espèce de politesse, qui a quelquefois son utilité. Elle lie les Hommes les uns avec les autres , & tout ce qui tend à nous lier réciproquement ne doit pas être négligé. Voila ce qu'on dit en faveur de cet usage. D'un autre coté, on oppose qu'il y a des Païs, tel que le nôtre par exemple , où à force de boire la santé des autres , on altère fort souvent la sienne.

Il me semble, *Monsieur*, que voila ma tâche faite. Je ne me rapelle pas que vous m'aies proposé quelque autre Coutume à examiner. Mais pour vous donner des preuves de ma bone volonté, je vai parcourir encore deux ou trois autres usages , à peu près de la nature des précédens. Je ferai païé de cette œuvre de surérogation , par le plaisir de m'entretenir un peu plus long-tems avec vous.

L'apendice comencera par la coutume de *baiser les mains* de quelqu'un ; elle peut affor-
tir

tir celle de boire à la santé. Nous avons vu qu'on comença par boire en l'honneur des Dieux, & qu'ensuite cela devint une politesse pour les autres Homes. La Coutume de baiser la main a été de même partagée entre la Religion & la Societé.

Dès les tems les plus anciens les Idolâtres saluoient le Soleil, la Lune & les Etoiles, en baisant la main. Cette Coutume avoit lieu du tems de *Job*, qui déclare qu'il n'avoit point à se reprocher une semblable idolâtrie*. On portoit la main droite à la bouche & on la baisoit. *Lucien* dit que les Pauvres adoroient les Dieux par de simples baisemens, mais cette sorte de Culte étoit aussi en usage chez les Riches.

Cette manière de marquer le respect eut lieu ensuite d'Home à Home. On voit dans *Homère*, que *Priam* baisoit les mains d'*Achille*, en le conjurant de lui rendre le Corps de son fils *Hector*. Les Romains baisoient la main des Tribuns, des Consuls & des Dictateurs**. Chez les Chrétiens les Evêques & les autres Oficians donoient leur main à baiser à ceux qui les servoient à l'Autel. En un mot, soit en baisant la main des autres par respect, soit en portant la sienne à la
bou-

* *Job XXXI. 26.*

** Cela s'appelle, *stcedere ad manum.*

bouche pour saluer, les Baisemains devinrent un usage presque universel dans le Monde.

A l'égard de quelques Empereurs fort enivrés de leur grandeur, on ne s'en tint pas à leur baiser la main, on alla jusqu'à leur baiser les piez; & c'est ce que l'on fait encore aujourd'hui en saluant le Pontife de Rome. On voit assez que c'est la une imitation de la manière servile & rampante de saluer ces Empereurs que la flatterie défilioit quelquefois.

Cependant on donne une autre origine à cette manière si humble de saluer le Pape. *Leon III.* dit on, ordona le premier, qu'on lui baiseroit les piez, au lieu des mains, parce que pendant qu'une Femme lui avoit baissé la main, il avoit senti des mouvemens charnels. „ Rare exemple „ d'humilité Chrétienne! s'écrie là dessus „ un Journaliste: Excellent moien de prévenir les mouvemens de la concupiscence! De deux choses l'une, ajoute-t-il; „ ou ce Pape favoit assez bien choisir les prétextes de sa vanité & de son orgueil, „ ou bien il étoit assez du génie de *Tartufe*.

„ *Le Saint Home étoit tendre à la tentation,*
 „ *Et la Chair sur ses sens fit grande impression*.*

La

* Journ. Littéraire, Novemb. & Décemb. 1724.

La Main d'association pourra, à ce que je crois, trouver ici assez naturellement sa place. Cette Cérémonie est fort ancienne. Elle paroit de bonne heure dans l'Eglise Chrétienne, & les Païens donnoient aussi la main d'association. Les Druides recevoient de cette manière un jeune Druide, & l'embrassoient. Cette Cérémonie s'est perpétuée dans presque tous les Corps Eclésiastiques, & parmi les Religieux. Chez les Chevaliers on lui donne le nom d'*Acolade* ou d'*Embrassade*; qui est la même chose.

Pour mettre plus de variété dans cette revue de plusieurs Coutumes anciennes & modernes, après en avoir rapporté qui marquent l'amitié ou le respect, il faut en présenter aussi de tout opposées, je veux dire celles qui marquent du mépris. Nous disons aujourd'hui *siffler quelcun*, *siffler un Ouvrage*, pour dire s'en moquer. Croiriez vous, *Monsieur*, que ce signe de mépris étoit déjà en usage chez les anciens Grecs? Il me semble qu'on le trouve dans les Ecrits d'Homère. Pour chez les Latins, la chose est connue de tout le Monde. Un Vers d'Horace ne laisse aucun doute la dessus*.

Bien des gens croient en France que les sifflats n'ont comencé à ataquier le Théâtre,
 H que

* *Populus me sibilat, et mihi plaudo.* Lib. 1. Sat. 11. 1

que sur la fin du siècle passé, & on nomme même la Pièce où ils furent employés la première fois. Mais il est clair que cet usage est très ancien, & que lors qu'on imagina de siffler une mauvaise Comédie, ce fut là un *Jeu renouvelé des Grecs*.

Après les Coutumes qui marquent du respect & celles qui marquent du mépris, je n'en dois pas oublier une qui tient de l'un & de l'autre. On y trouve un mélange singulier de vénération & d'insulte. Ce Contraste ne peut que piquer la curiosité.

Autrefois à Rome, dans le tems même qu'un Conquérant étoit mené en triomphe, il étoit permis de l'ataquer par des railleries piquantes, & on ne manquoit guère de se prévaloir du privilège. Les Soldats sur tout avoient la liberté de débiter quelque *Pasquinade*, ou quelques Vers fatiriques contre ce Général. Pline observe qu'en conséquence de cette permission, quelques Soldats reprochèrent à Jule César son Avarice, pendant la pompe d'un de ses triomphes. Ils se plaignoient hautement qu'il ne les avoit nourris que de légumes sauvages. On ne l'épargnoit pas non plus sur ses galanteries. On crioit devant lui, *Messieurs les Maris, gare vos Femmes* *.

Un

☞ *Urbani Servate Uxores, Mœchum Calvum adducimus.*

Un Membre de l'Académie des Inscriptions qui a fait une Dissertation sur cette matière, finit par cette Remarque. „ Pour réprimer „ cette licence dans les triomphes, dit-il, on „ défendit les railleries préméditées. La „ Loi des XII. Tables y étoit formelle. Il „ est pourtant bien difficile de s'imaginer „ que la plupart des Satires de ce genre, que „ quelques Historiens Romains nous ont „ conservées, fussent des *inpromptu*. Il y „ avoit tout lieu de soupçonner un peu de „ préparation dans ces *Vaudevilles* *!

Concevés-vous bien, *Monsieur*, qu'il fut facile de distinguer ce qui étoit prémédité d'avec ce qui ne l'étoit pas. On nous donne encore tous les jours pour *Inpromptu* des productions faites à tête reposée. Je ne fais point d'autre Caractère à quoi l'on put reconnoître que la raillerie des Soldats contre le Général triomphant, avoit été imaginée sur le champ, que lors que cette raillerie rouloit sur quelque incident arrivé tout fraîchement pendant la Marche. Tout ce qui regardoit la conduite précédente du Conquérant, devenoit par cela même fort suspect.

Nous pourrions remarquer chez les anciens Romains bien d'autres usages qui nous paroïtroient aussi bizarres que celui-là. Ils

* Hist. de l'Acad. des Inscrip. T. III, p. 97. Edit. de Paris

en avoient de ce genre dans leurs Repas. Ne serés-vous pas surpris, *Monsieur*, si l'on vous dit, que quelque somptueux que fut un Festin, le Maître du logis ne donoit point de serviettes aux Convies. Chacun d'eux étoit obligé de l'apporter de chez-lui. Elle ne retournoit guère à vuide. On y mettoit ordinairement quelques pièces du foupé. On pouvoit même au milieu du Repas, en envoyer à sa Femme ou à un Ami. Cela s'est pratiqué long-tems même après le Siècle d'Auguste. Nous en sommes choqués aujourd'hui. Nous ne savons coment l'accorder avec l'idée que nous nous sommes faite de la magnificence Romaine. Vous serés bien aise de savoir le jugement de Mr. Rollin. *La serviette*, dit-il, *qui étoit arrivée peu mesquinement, s'en retournoit d'une manière plus basse encore.* Mais il ajoute fort sagement que la mode autorise tout, & qu'il ne faut pas juger des Siècles passés par nos goûts & par nos usages.

Sans remonter aux anciens tems, nous n'avons qu'à aler dans un Pais un peu éloigné du nôtre, nous y remarquerons bien des coutumes qui nous paroîtront d'abord choquantes. Si nous voïageons en Espagne, par exemple, ou en Portugal, ne serons nous pas surpris de voir les personnes les plus distinguées, porter de grandes Lunettes sur
le

le Nez, non pour supléer à la foiblesse de la vue, mais pour se doner un air plus respectable. Bien loin de les en honorer d'avantage, nous serions fort tentés de rire de ces grandes besicles Espagnoles & de la contenance grave qu'elles leur donent. C'est sur tout dans les ocasions de cérémonie qu'ils sont soigneux de paroître avec ces marques d'honneur. On voit quelquefois jusqu'à de jeunes Dames affecter cet ornement.

Un François avoit été recomandé à un Eclésiastique Espagnol, qui pour le recevoir plus décemment ne manqua pas d'arborer ses grandes Lunettes sur le Nez. L'Etranger qui ne conoissoit pas cet usage en fut un peu surpris, mais il le fut bien d'avantage lors qu'il vit l'Espagnol quitter ses Lunettes pour lire la Lettre de recomandation. C'est qu'il étoit encore jeune, & qu'il avoit la vue fort bone.

Croiriés vous, *Monsieur*, qu'après avoir un peu ri de ces Lunettes, on pourroit nous prouver que cet usage est bien fondé. Je ne doute pas qu'originaiement on ne les ait employées come un moien de garantir la vue de la réflexion incomode d'un Terrain brulant, d'un air trop échaufé, & contre la poussière agitée par le Vent. Elles sont prin-

principalement d'usage en Voïage. Il y a des Voïageurs qui même en France, se servent d'un demi Masque qui a des yeux de Verre, & qui s'en trouvent fort bien. Les Lunettes Espagnoles peuvent donc être regardées come un Masque transparent. La vue est un organe si délicat & si important qu'il mérite bien d'être conservé avec soin.

Au lieu de nous moquer des usages des Pais étrangers ou des Siècles passés, voïons s'il n'y a pas bien de la bizarerie dans quelques uns des nôtres. N'y a-t-il rien à dire, par exemple, sur l'usage que nous faisons du Tabac? Nous venons de gloser sur quelques coutumes Romaines; mais si un ancien Citoyen Romain revenoit aujourd'hui au monde, que diroit-il de l'habitude que l'on a dans toute l'Europe, de prendre continuellement du Tabac en poudre? Vous ne serés pas fâché, *Monsieur*, que je vous transcrive ici ce qu'un Auteur François écrivoit il y a 30. ou 40. ans, sur les progresz qu'a fait cet usage bizare.

„ Au comencement, dit-il, il n'y avoit
 „ que les Soldats & les personnes de la lie du
 „ Peuple, qui usassent du Tabac en pou-
 „ dre. Les personnes distinguées & délicates
 „ eurent peine à s'acomoder de l'odeur de
 „ cette Plante. Aussi on y mit différentes
 „ odeurs

„ odeurs , & c'est ici où la bizarerie parut
 „ tout de nouveau. Certaines odeurs
 „ furent en vogue & prirent le dessus,
 „ selon le caprice des personnes qui les
 „ mettoient en crédit , jusques-là qu'un
 „ Marchand d'une Ville de Flandre s'en-
 „ richit, pour avoir doné à son Tabac
 „ en poudre, l'odeur des Vieux Livres
 „ moisés, qu'il fut acréditer parmi les Of-
 „ ciers François , qui étoient en garnison
 „ dans cette Province. Enfin on a cessé de
 „ doner de l'Odeur au Tabac. Personne n'a
 „ honte d'en prendre. En avoir le Nez bar-
 „ bouillé, le Juste au Corps masqué &
 „ couvert n'a rien de choquant aujour-
 „ d'hui. Cet usage a passé jusques dans les
 „ Cloîtres les plus réguliers, même dans
 „ les Eglises.

*Qu'est ce que de prendre du Tabac en pou-
 dre par rapport aux Ecclesiastiques, aux Fem-
 mes, dit de même un autre Auteur, & par
 rapport aux autres états ou conditions qui de-
 mandent de la retenue? C'étoit il y a cinquante
 ans, une évaporation indigne, & une sorte
 de libertinage. C'est aujourd'hui un amuse-
 ment permis, & une contenance, qui n'a rien
 que d'honête. Fumer du Tabac c'étoit un Mon-
 stre pour des gens polis; cependant ils ont co-
 mençé*

mencé de se familiariser avec le Monstre. Que la Coutume qui n'est pas encore bien établie, prenne tout à fait; le Tabac en fumée deviendra un usage aussi salutaire & aussi raisonnable que celui du Café *.

Le même Auteur ajoute judicieusement, que la Coutume nous empêche de juger sagement des choses. Coutume de Nation, de Pais, de Famille, tout cela nous fournit autant d'idées que nous confondons avec celles de la droite Raison.

Je suis &c.

* Baſer, Premières Vérités. T. II. p. 35.





DIALOGUE, IV.

Sur les Richesses & la Pauvreté.

PLATON & DIOGENE *le Cinique.*

DIOGENE. **P**lace à la Philosophie opulente;
 Place à la magnificence de
 l'expression ; Place à la Sobriété dans un
 Festin ; Place à la

PLATON. Quand on ne verroit pas *Dio-*
gène, on le reconoitroit à ses paroles insultantes.

DIOGENE. Ah ! Ah ! Seigneur Platon ,
 vous êtes bien prompt à vous en faire l'apli-
 cation !

PLATON. Ce n'est point là ma pensée.
 C'est vôtre intention que j'ai pénétré.

DIOGENE. Un Home *Divin* doit , en éfet,
 conoitre ce qui se passe dans les Cœurs : Mais
 vôtre Divinité d'assez massive corpulence,
 pourroit elle me donner de bones raisons,
 pour concilier l'usage qu'elle fait de ses Ri-
 chesses , avec les Préceptes sublimes de haute
 Sagesse & de tranchante Morale dont elle fait
 profession ?

PLATON. Je ne refuse point de raisonner
 avec

avec vous, mais je vous déclare que si vous le prenez sur le ton insultant, je quite la partie.

DIOGENE. Pour jouir de cet honneur, je me conformerai à vôtre desir. L'épithète dont je me suis servi, est pourtant un surnom que vos Disciples vous donnent avec un très profond respect.

PLATON. Les fautes d'autrui ne sont pas les miennes. Je répons à vôtre Question. Vous savez, aussi bien que moi, que les Biens que je possède, ne sont, ni le fruit d'un comerce illicite & frauduleux, ni celui d'une avidité insatiable d'en aquérir & de les acumuler. Ils me sont échus par de légitimes successions. Je crois devoir quelque attention à les conserver. A l'égard des Revenus, je les fais servir à soulager d'anciennes Familles, qui en ont besoin; à aider de Jeunes-Gens à s'établir; à soutenir ceux qui le sont déjà, lorsque je m'aperçois qu'ils ont de l'inclination à bien faire. Je n'oublie pas les Pauvres du bas état: Je fais acquisition des meilleurs Livres, que je tiens toujours au service des Persones de goût. Je reçois très souvent mes Amis, à ma Table, & je les traite avec plus d'ordre & de propreté, que de magnificence. Quant aux Capitaux, je suis bien aisé, autant que je le pourrai sans me gener, de les faire passer à mes proches

ches Parens. Ils en feront, après moi, l'usage qu'ils trouveront à propos. Si je ne rempli pas ces objets avec un exacte justesse, c'est au moins mon intention.

DIogene. Il y auroit bien quelque chose à rabatre à tout cela; mais je ne veux pas chicaner. Cependant si tous les Riches agissoient à peu près, come vous dites, on pourroit leur pardonner leur état; mais ils font un abus si énorme des Biens de la Fortune, qu'en vérité leur conduite n'est pas tolerable. Leur dissipation est outrée, à bien des égards. Elle devient réellement à charge au Public, qui s'en plaint, depuis long-tems, avec raison.

PLATON. Il y a quelque peu de vrai dans ce que vous dites; mais cette dissipation, que vous leur reprochez, est bien réparée par le profit que les Marchands, les Ouvriers & les Artisans trouvent avec eux, & par les Achats qu'ils font de plusieurs Domaines. C'est un grand avantage pour les Vendeurs, qui se liquident par ce moien: Ils peuvent disposer du surplus à l'établissement de leur Famille, ou le placer dans le Commerce. Ces nouveaux Aqueurs sont plus en état de faire valoir ces Fonds; rien n'étant plus certain, qu'une Terre bien cultivée, à laquelle on fournit tout ce qu'il
con-

convient, rend le double, même le triple d'une autre, que le Maître n'a pas la faculté de faire valoir. Vous voyez donc qu'au fond, dans tout cela, il y a plus à gagner qu'à perdre.

DIOGENE. Morbleu ! Sans notre Convention, je ne fais ce que je vous dirois. Êtes-vous arrivé, depuis peu, de delà le *Gange*, pour parler ainsi ? Ignorez-vous de quelle façon les Riches agissent pour les Marchandises ? Ils les font venir eux-mêmes directement. Non contents de cette épargne mesquine, ils font de pareilles Commissions pour leurs Amis. Ils ne font profiter leurs Concitoyens, que parce qu'ils ne peuvent pas mieux faire. Pour les Achats des Fonds, ils se servent de cinq ou six de leurs Parasites, qui tous à la file parlent au Propriétaire. Ils jouent si bien leur rôle qu'ils lui donent lieu de craindre que la vente ne vienne à manquer. Comme il souhaite de se libérer, qu'il a des Enfants à placer, il a peur que l'occasion ne se présente pas aussi aisément dans la suite. Il lâche enfin son Fond pour *Dix Talens**, qui en vaut peut-être onze à douze entre ses mains. Si un rayon de grandeur d'Ame pouvoit se faire jour chez les Favoris de *Plutus*, ne tiendroient-ils pas
une

* Le Talent vaut à peu près Mille Ecus de notre Argent.

une conduite toute opposée? Je ne leur dis-
 pute pas le Choix du fond qui leur plaira le
 mieux. Mais s'il appartient, sur tout, à un
 Homme estimable, que ne lui parlent-ils eux
 mêmes? Voici le langage qu'ils devraient
 tenir : *Votre Domaine me convient ; à quel
 prix vous en déseriez vous avec plaisir ?* La
 réponse devrait conclure l'Aquisition. Quand
 il seroit vrai que le prix en seroit un peu
 haut, come d'onze à douze, ce procédé n'en
 seroit que plus noble. Qu'est-ce qu'un Ta-
 lent de plus, pour un Homme, qui en a trois
 à quatre cents ; principalement quand il est
 question de mettre à son aise un brave Ci-
 toien, qui ne cessera de louer la générosité
 de son Bienfaiteur? S'il y avoit de l'extra-
 vagance dans la demande, la punition seroit
 de laisser le Fond du Vendeur, & de se ser-
 vir de tel moïen qu'on trouveroit convena-
 ble. Mais leur politique est toute autre. Ils
 veulent acheter à bas prix & vendre très
 chèrement. Pourquoi cela? Par une habi-
 tude mesquine, qui tient de leur premier
 grapillage ; par une vanité qui leur est pro-
 pre, en mettant leur honneur plutôt dans la
 finesse que dans la générosité ; enfin pour
 fournir à des Animaux qui ne font que des
 Ventres paresseux & infatiables, dont les
 bouches ne régorgent que flaterie & qu'a-
 plau-

plaudiffemens , mais qui font toujours prêts à se moquer de leurs Nouriciers & à leur tourner le dos , au premier revers de fortune.

PLATON. *Demosithène* ne feroit pas mieux. Voilà une *Philippique* en bon train. Mais je vous atens sur la Bonification des Terres , dont vous ne sauriez disconvenir.

DIOGENE. Ne me raillez pas , s'il vous plait. Je suis en goût de bien dire. Je vais doner à vos améliorations la gloire qu'elles méritent. Suposons l'aquisition d'un Fonds de *Dix-Talens* consommée. L'Aquereur s'y transporte avec pompe. Il est suivi d'un Architecte Ingénieur. Un air de conséquence & scientifique se fait remarquer dans ses yeux. Les Bâtimens du nouvel aquêt, quelques bons qu'ils soient, sont à peine regardés & comptés pour quelque chose. Il faut un autre emplacement, pour un nouveau Palais. L'Architecte l'indique. Mais nôtre Héros prend le contrepied. *Voilà, où je le veux*, dit-il: *Quoi, Seigneur vous le placés dans un fond!* Bon, répond-il, *une Terrasse à quoi, est-elle bone?* Je pretens, par son moien, avoir toutes mes Terres en amphithéatre & qu'elle me done encore un point de vue très éloigné. Plait-il? Oh, je vois, Seigneur, que vous vous y entendez! La Terrasse est élevée a force de murs & de terres. Le Palais en
fort

fort aussi promptement qu'une Asperge dans la belle Saison. Pendant ce tems là on fait des Plantations d'Arbres, en Sales, Etoiles, Bosquets, Allées à perte de vue; tous Arbres aussi stériles que l'Esprit de l'opulent Aqueur. Le dedans du Palais répond à la magnificence du dehors. Enfin tout est fini. Non. Il faut encore de l'Eau jaillissante, un bel Etang & un Pont. Sans une belle Pièce d'Eau, qu'est-ce qu'un Domaine? Le reste du terrain que l'on met en culture est véritablement bien travaillé & bien amendé. Mais quoi? Sufit-il pour nourrir, à beaucoup près, cette foule de Valets & d'Esclaves, employés plutôt par ostentation que par nécessité? Ils doivent se moquer de leur Maître, qui ne leur donne pas le quart de l'occupation qu'il faudroit. Dans peu de tems ils feront assez fols, pour lui ressembler & trancher des importans. Ce ne sera pas sans y bien trouver leur compte. Que serois-ce, *Grand Jupiter*, si je vous montróis en Ville ces Champignons de la Fortune! Si je vous y faisois voir leurs Fils à taille grêle, éféminez & fluets, regarder du haut en bas, du seuil du superbe Portail de leurs Hôtels, de braves & vertueux Citøiens qui vont à leurs affaires, ou à celles de l'Etat! Ces jeunes Marmousets, fiers de leurs belles Cages, se croient

croient bien au dessus de nos *Brasidas*, de nos *Timocrate*, qui, sortans de leurs Taudis, après s'être repus de pain bis & de légumes, se mettent à la tête d'une florissante & vigoureuse Jeunesse Athénienne & vont répandre le trouble & la terreur dans le sein même des Pais ennemis de la République!

PLATON. Oh! pour le coup, la *Philippique* est complète. Elle est même poussée jusqu'au grand & au sublime! Mais aprenez *Diogene*, qu'une Eloquence qui outre les choses si prodigieusement ne persuadera jamais. Il y a plaisir à vous entendre, cependant qui vous croiroit se feroit siffler.

DIogene. L'effort est il si grand pour vous que de garder le silence un moment? Hé! que vous sert la Philosophie! Mais revenons à vos grandes Bonifications. Si vous voulés qu'elles soient d'un avantage réel, faites en sorte que quelque Dieu de vos Amis, rende l'estomac des *Athéniens* de la nature de celui des Chenilles, afin qu'il s'acomode de feuilles. Alors nous pourrons vivre de ce produit tant vanté. Encore faudroit-il que le Public en fit la récolte à prix fixé. S'ils en étoient les Maitres, on couroit risque d'avoir bientôt la famine dans le Pais.

PLATON. Je vous passe la plaisanterie. Mais, dans le fond, rien n'est plus naturel qu'un

qu'un Home riche se donne quelques agrémens. Tout le monde n'est pas un *Diogene*, pour rester du matin au soir à l'ardeur du Soleil. L'Ombre vous glaceroit. A d'autres elle est non seulement très agréable, mais absolument nécessaire pour leur santé. Il est juste que chacun s'acomode. Si l'on outre un peu l'utile dans les Plantations stériles, les Ordonateurs n'en retirent pas beaucoup de gloire.

DIOGENE. Nôtre nouvel Aquereur fait des Parties fréquentes & dispendieuses. Il veut qu'on admire. On se conforme à sa volonté. Tant que la nouveauté lui plaît, il fait de ce beau Lieu ses Champs Elisées. Le dégoût vient insensiblement. Lors qu'il est à son comble, il comence à compter ses dépenses. *Mon Fond, dit-il, ne me rend rien ! J'ai fait une mauvaise Aquisition.* Je le crois. S'il comptoit bien tout, ce Fond de *Dix Talens* d'achat lui revient à plus de *Trente*. Voilà donc *Vingt Talens* au moins, qui ne doivent pas rendre une Obole de Revenu ; à quoi il faut ajouter les Terres mises en nonvaleur & cette foule dévorante de Domestiques, à laquelle il faut fournir sans cesse. Dès lors ces Homes opulens, d'un ton magistral, décrivent les Fonds de terres. Ils decident hardiment, que c'est la ruine de ceux
I qui

qui en font chargés. En plaignant les Personnes qui se trouvent dans ce cas, ils les décréditent auprès des Ignorans & de leurs semblables. Que ne se gouvernoient ils come beaucoup de nos sages Concitoyens qui se plaignent à mettre l'Agricuture en honneur ? Nous avons encore d'illustres Magistrats, qui ne se soutiennent que par ce moien. Ils savent très noblement concilier l'agréable avec l'utile. C'est s'honorer soi même que de prendre des Homes aussi éclairés pour modèles. Après cela, que dirés vous ? Ne conviendrait il pas que l'Aréopage fit mettre en bone culture, le terrain que les Dieux ont acordé à l'Etat pour la subsistance de ses Habitans, & ne point permettre qu'on le mit en friche ? Je dis en friche, parce que le Bois d'une partie de ces Arbres ne vaut presque rien à brûler. Ce sont des Tilleuls, & une autre espece d'Arbre dont les feuilles sont larges, découpées, d'un verd foncé, portant des fleurs en grapes redressées, avec un fruit plus gros qu'une Noix. J'en ai voulu tater ; il ne vaut pas mieux que le frauduleux Banqueroutier *Zobalés* ; c'est tout dire. A l'égard de ces magnifiques Hôtels en Ville ; main basse sur ces Bâtimens. On s'épuise à faire des Loix somptuaires pour fixer précisément la largeur d'une bande de pourpre & de bien
d'au-

d'autres Colifichets : L'on ne dit mot sur l'essentiel , le plus dispendieux , le plus ruineux pour l'Etat & les Particuliers !

PLATON. Tout ce que vous exposés me plait fort , mais au grand rabais. Dites ce qu'il vous plaira , les Riches sont absolument nécessaires à la République. Ils paient très bien leurs folies , pour parler come vous. Quant aux Charges ordinaires , ils passent , de beaucoup , la proportion des Gens du moien état.

DIOGENE. Sur cet article je ne vous dirai rien de moi même. Mais voici ce que j'ai entendu. Un de nos *Archontes* , hier , étant avec plusieurs Citoyens , leur dit , que pour réparer divers endroits du Port du *Pirée* & un des côtés du Temple de *Minerve* , on seroit obligé de recourir à quelque Imposition. *Faites paier tout cela aux Riches* , dit un Citoyen. *Ils nous imposent plus au double, que l'Etat lui même.* Depuis qu'on s'est familiarisé au Commerce de l'*Asie* & de la *Perse* , il s'est fait de très grosses Fortunes. Ceux qui en jouissent font une telle dissipation de Denrées de toute espèce , leurs Intendans se mettent si peu en peine de marchander , qu'il y en a beaucoup dont le prix a triplé. Voila *Clineas* , qui avoit acoutumé de régaler ses Amis de Bécasses , dans le tems du pas-

sage, qui a été très abondant cette année; mais il n'a pas eu le courage de les paier presque au triple du passé. *J'aurois craint*, nous a-t-il dit, *que la Sage Pallas ne m'eût puni, si j'avois comis une pareille extravagance.* L'Archonte se mit à rire, en disant, qu'il n'étoit pas juste d'imposer de bons & braves Citoyens réduits à la grosse Viande. Comment, dit un autre de la compagnie, ignorés vous que le prix en a presque doublé & qu'on a peine d'en avoir pour son Argent? Cependant, répondit le Magistrat, on a fait de très excellents Règlements à ce sujet. Il est surprenant que l'effet ne réponde pas à ce qu'on avoit lieu d'en attendre; mais cela viendra avec le tems. Vantés vos beaux Règlements tant qu'il vous plaira; Ils sont précisément la cause de tout le mal. Toute leur utilité ne consiste qu'à faire avoir les bons morceaux aux Opulens, qui se moquent manifestement de vos taxes, tandis que les Gens du moien état & ceux au dessous en souffrent & sont très mal servis. Les petites Villes & les Bourgs de nos environs, qui ne se font pas avisés de tant spéculer sur cet Article, savent très bien se le procurer en abondance, même à un prix beaucoup plus bas. Je crois, en vérité, que si on faisoit des Règlements, pour fixer la manière de plan-

planter, ou de semer, les Choux, les Oignons, les Fèves, les Pois & autres Légumes, nous n'en verrions pas sortir une Plante. Par Jupiter, Seigneur Archonte, jetez au feu toutes vos Pancartes, & mettez simplement la Viande en comerce, sinon soiez persuadés, que si ce train va en augmentant, nous nous verrons réduits au Pain seul & peut être au Glan, come les premiers Homes. L'Archonte quita la partie, en riant de toutes ses forces, d'une semblable faillie. Répondés à cela, si vous pouvés, c'est à vôtre tour.

PLATON. Il faut avouer que la scène de l'Archonte est plaisante. Je reconois bien là l'esprit des Rejetons de nos anciens Athèniens. Ils veulent être servis dans le Politique & dans le Civil avec la dernière précision. Ils croient qu'on les méprise, quand on se néglige là dessus. Il faut bien se persuader qu'on n'aura jamais rien d'eux, qu'ils ne soient satisfaits sur les objets dont ils se plaignent. Ils aiment extrêmement l'ordre & la justice. Ils abhorent le tort qu'on fait au mérite, aussi bien qu'une faveur mal placée. C'est l'effet de leur violent amour de la Patrie, qu'ils ne croient pas bien servie, pour peu que l'on bronche dans les affaires, de quelque nature qu'elles soient.

DIOGENE. Vous les connoissez au mieux. Ce sont gens qui mordroient plutôt dans un fer chaud, que de se désister de ce qu'ils croient juste. Après tout, qui doit être intrépide pour le dehors, doit être ferme pour le dedans.

PLATON. Revenons à votre déclamation contre les Riches. Elle ne porte sur aucun motif solidement fondé. C'est une vérité de fait, que l'on peut abuser des meilleures choses. Le Vin, qui est un excellent cordial, enivre quand on en prend trop. Si les Richesses sont mal ménagées ce n'est pas leur faute, mais celle de l'Homme inconsidéré. Quoique vous puissiez dire, je soutiens fermement que les Riches sont de véritables Pillers de la République par les avantages que beaucoup de Particuliers tirent d'eux, au moyen de leur industrie; par leurs assistances publiques & secrètes; par de fortes Contributions dans des cas pressans; enfin par les ressources qu'ils sont en état de fournir, à titre de prêt, dans un besoin extrême de l'Etat. Quand ils ne le feroient pas de bonne grace, ou dans une proportion raisonnable de leurs facultez, on est en droit de les y contraindre: Ce qui revient au même. Ajoutez à cela que leur Vaisselle, leur Argenterie, sont des secours tout prêts, à dé-

défaut d'Argent monoié. Nous avons un grand nombre de Citoiens opulens, qui font un excellent usage des bienfaits de la Providence. Ils méritent les plus grands éloges. Ne feroit-il pas de là dernière absurdité de les confondre avec quelques uns de ceux qui abusent de leur situation ? Si l'on dirigeoit ses jugemens sur un si mauvais principe, quelle Ville, quelle Societé un peu nombreuse, seroient à couvert de l'opprobre, ou du mépris ? Il y a toujours quelques Particuliers qui s'écartent de la raison & de la bone règle. Vous conoissez sans doute *Labeas* : Il doit son état d'opulence uniquement à son travail, à son industrie & à son bonheur. A-t-il méconu, dans sa fortune, quelques uns de ses Parens, ou de ses anciens Amis ? N'at-il pas fait du bien aux uns, rendu des services, ou caressé cordialement les autres ? N'at-il pas offert même genereusement son secours dans des cas ou le malheur étoit aussi imprévu que funeste ? Voila le véritable usage qu'un Home vertueux doit faire des faveurs du Dispensateur suprême. C'est l'unique moien d'en obtenir la continuation. Je ne me ferai pas de peine de dire, que si un Home riche jugeoit faiblement de son bonheur, que je fais consister à faire du bien quand il lui plait, il juiroit

presque de la félicité d'un Dieu. Il est vrai qu'il peut trouver des ingrats. Mais quand sur dix sujets, il n'obligeroit qu'un véritable Home de mérite, en voila suffisamment. La justice, que celui-ci lui rendra, ne sera point contestée; au lieu que les louanges des Flateurs sont presque des Satires, aux yeux du Public; come les coups de langue des Médifants sont des éloges pour la Vertu. Tout ce que je viens de vous dire répare de reste ce dont on se plaint sur les Denrées, qui sûrement est outré. Dailleurs depuis quelques Années, l'Argent s'est rendu très abondant, ce qui diminue réellement sa propre valeur. Ajoutez à cela, la mortalité des Bestiaux dans des Provinces assez voisines, & de petites Récoltes en grains, vous verrés que, tout bien compté, les Riches ne doivent pas être pour le quart des plaintes que l'on fait avec tant d'éclat.

DIOGENE. Le meilleur de nos Orateurs ne fauroit défendre avec plus de force, que vous le faites ces Mignons de *Plutus*: Come vous avez trouvé bon de prendre au rabais, ce que j'ai avancé, ne suis-je pas en droit d'en faire autant de ce que vous avez dit? Si nous mettions nos raisons dans de justes balances, je doute fort que l'avantage fût de vôtre côté.

PLA-

PLATON. En déclamant, avec tant d'emphase, contre les Richesses, prétendez vous faire l'éloge de la Pauvreté? Je ne le pense pas. Il y a deux fortes de Pauvreté très distinctes. La première, qui est la véritable, est celle qui vient du manque de talens, de force, de santé, ou de quelques défauts corporels, qui empêchent qu'un Homme ne puisse pourvoir à son nécessaire, ou qui dérive de pertes totales de Biens & de désastres subits, auxquels on n'avoit pas lieu de s'attendre. De tels Malheureux doivent être secourus promptement. C'est le plus digne moyen de s'atirer la Protection de celui qui peut tout. La seconde est celle qui, étant volontaire, prend sa source d'un grand libertinage & d'une lâche fainéantise. Celle-ci, au lieu d'auffiance, ne mérite que des châtimens. N'est-il pas honteux qu'un Etre qui manque de tout & qui peut pourvoir à ses besoins, prétende s'en dispenser? Le Moteur suprême veut absolument que l'Homme travaille, pour sa propre conservation, en se procurant par lui même les Aliments propres à le soutenir. Il le veut aussi pour sa Santé, parce que l'exercice convient à l'entretien de l'harmonie corporelle. La preuve de cette Volonté est indubitable & sans réplique. Bêchez la Terre, plantés,
ou

ou femez ce qui lui peut convenir, vous la verrés répondre, avec une ardeur admirable, à vôtre atente, quelque fois bien au delà. Ne semble-t-elle pas crier? *O Home! Ouvre mon sein & je te pousserai des Trésors plus précieux pour ta conservation & ton bien être, que ceux, qu'avec force, un travail infini & un péril évident, tu veux arracher du fond de mes entrailles!* Après cela je ne comprends pas come il y a des Créatures assez dépourvues de raison, pour s'imaginer qu'il ne faut se mettre aucun souci en tête, & ne faire aucune œuvre de ses mains, sous le spécieux prétexte que la Nature, come une bone Mère, a pourvû libéralement à tous ses Enfants. Mais il est encore plus surprenant que vous, *Diogène*, qui avez certainement de l'esprit & du savoir, prétendiez autoriser de pareils sentimens, en agissant en conséquence. Je crois que

DIOGENE. Alte là, s'il vous plait! Ne venez point m'encanailler avec vos Riches & vos Gueux. Les uns & les autres se ressemblent plus qu'on ne croit. Un Riche qui abuse de ses biens, & un Pauvre qui perd misérablement son tems, sont deux Animaux, qui ne conoissent pas le prix de ce qui leur a été confié. Quant à moi, je suis Philosophe autant & plus que vous,

Sei-

Seigneur Platon. La différence ne consiste, qu'en ce que vous donnez vos Leçons dans de belles Sales, & moi dans les Ruës & les Places publiques. Qu'un *Athénien* ait fait une sottise, s'il me voit de loin, il se détournera bien vite, pour éviter ma Censure. Croiriez vous que plusieurs Citoyens ont voulu me donner de quoi faire bonne chère, pour leur passer des fautes que j'ignorois ? Je poursuis le Vice à outrance. J'aboie au Volcur, au Trompeur, au Fausfaire, à l'Hypocrite, à tous les Vicieux que je peux découvrir. Comptés vous cela vivre en fainéant ? Que faites vous de mieux ? Vous exercés le Génie de bien des Jeunes-Gens, qui seroient naturellement vertueux sans vous. Vous leur alambiquez l'Esprit de vos Idées Platoniques, plus propres, s'ils n'ont pas bonne cervelle, à en faire des Fous, que de vrais Sages. Morbleu, je soutiens que je dois avoir le pas devant vous ; que je suis plus utile à la Société, par ma manière vive & prompte à corriger les Mœurs, que vous ne l'êtes avec tous vos grands raisonnemens & vos beaux Livres.

PLATON. Je ne vous dispute point le caractère que vous vous donnez. Je n'en dis pas de même de votre manière de reprendre les Vicieux, que vous croiez excellente. C'est

C'est ce dont je ne conviens pas. Voici surquoi je me fonde. Ceux que vous déchirez avec tant d'aigreur & d'acharnement, bien loin de les corriger, vous leur ajoutez un défaut de plus, en leur inspirant, pour vous, une haine mortelle. L'Homme est né libre, rien n'est plus certain. Dès son Enfant il le fait très bien conoitre. Le ton haut, une censure outrée, les insultes, les coups mêmes, peuvent bien suspendre l'effet de son mauvais naturel, ou de son ignorance affectée; mais ils ne le corrigeront jamais. C'est en nourrissant & en éclairant sa Raison, que l'on peut parvenir à ce grand but. Il faut le mettre en situation de se juger lui même. Pour y réussir, il faut lui enseigner des principes justes sur son véritable état & sur celui de ses semblables. Des lors sa Raison & sa Conscience seront ses Correcteurs, d'autant plus autorisez, qu'ils feront partie de son Etre Spirituel. Mon Neveu *Scencipe*, que vous conaissez très bien, a été le jeune Homme le plus livré à la frénésie des passions & le plus déterminé Libertin d'*Athènes*. Je ne lui ai jamais rien dit de direct sur sa conduite. Il mangeoit, couchoit chez moi quand il lui plaisoit. Il y avoit ordre de lui doner tout l'Argent qu'il paroïtroit desirer. Tous ceux avec qui j'avois des liaisons

fous blâmoient mon indolence. Le seul *Socrate*, ce sage & digne Ami, autorisoit mon procédé. Qui pouroit lui disputer la connoissance du Cœur humain? Je m'en contendois, de tems à autre, quand mon Neveu étoit à table, de m'entretenir avec mes Amis, qui me sécondoient très bien, sur l'Homme, sur sa nature & sur sa fin. Nous nous attachions à prouver combien il est important à cet Etre raisonnable, d'aquerir, de bonne heure, la connoissance des principes vrais de la saine Morale, de la Physique, & d'autres Sciences utiles, afin de se mettre en état de nourrir son Ame & de l'entretenir dans une occupation digne d'elle. Nous ajoutions que c'étoit là le plus parfait de tous les Biens; que tous les autres étoient sujets à d'étranges revers & à périr dans le moment le moins attendu; mais que ceux ci ne nous quitoient point, nous acompagnoient par tout & devenoient dans nos afflictions nos véritables Consolateurs. Nous déplorions le sort de ceux qui se privoient, de gaieté de cœur, d'un avantage aussi grand & aussi absolument nécessaire au bonheur de leur état. Comment, sans cela, se diriger dans la fleur & dans la vigueur de l'âge? Comment se supporter soi même, dans les infirmités d'une longue Vieillesse? Quels secours tirer d'une Ame
qui

qui ne-connoit ni ses facultez, ni sa nature, ni sa fin ! Ce vuide affreux se fait sentir alors bien vivement. Mais il n'est plus tems de regretter ses erreurs. Cette Ame, misérablement négligée, par le peu d'empire qu'on a pris sur ses passions, sent déjà l'ap proche des peines terribles que les Dieux lui infligeront. Le *Tenare* est prêt. Ses brulantes étincelles la transpercent dès cette Vie : Elles sont la cause de ces horribles inquiétudes dont les Vieillards, de même que les Jeunes-Gens, ressentent les cruelles atteintes, quand le moment funeste du Coup de Cizeau de la Parque, se dispose à trancher le fil de leurs jours. Voilà à peu près les Discours que nous tenions. Ils nous étoient aussi utiles qu'à lui. Il ne paroissoit pas les écouter, ni faire la moindre attention aux preuves les plus claires & les plus-frapantes. Cependant, beaucoup plutôt que je ne l'atendois, ce cher Neveu, tout d'un coup, s'est rangé à son devoir. Il a dévoré avec un travail assidu, tout ce qu'il y a de meilleur dans mes Livres. Je ne puis plus répondre à ses hautes questions. Je me vois déligieusement réduit à lui en faire à mon tour, qu'il' résout avec une justesse & une précision qui me charment. *Je reconois*, me disoit-il un jour, *que je n'ai comencé à vivre que du milieu de ma*

Cavière. Ce qui contribue à m'en consoler c'est qu'ayant négligé le vrai bonheur dans le passé, je me mets actuellement en état de le posséder, sans mélange, dans tout l'avenir.

DIOGENE. Ce n'est pas sans raison qu'on vous appelle *Bouche miélée*. Vous m'avez faisi & surpris, ou peu s'en faut. Votre bonne foi donne un grand poids à votre Eloquence. Je vous ai écouté très attentivement & avec plaisir. Je vai vous dire à présent ma pensée, mais à condition que vous me garderez le secret. Je me relache terriblement aujourd'hui en votre faveur. De toutes les situations humaines, celle de l'Homme libre, indépendant, qui jouit d'une fortune aisée, qui a soin de s'orner l'Esprit & le Cœur de choses excellentes, est, suivant moi, la meilleure de toutes. Mais la plupart de ceux qui ont le bonheur de s'y trouver, n'en connoissent pas tout le prix. Ceux qui le connoissent mieux ne sont pas assez heureux pour y parvenir. Je compare le Monde à un Vaisseau, rempli de Passagers, continuellement batu des Vents & tourmenté des Vagues. Tous les Individus se placent, ou sont placés au hazard, ou par choix, ou come ils peuvent. De ceux qui ont les moindres places, les uns s'en accommodent, d'autres s'en plaignent, & tous

vou-

oudroient changer. Il en est précisément de même de ceux qui possèdent les meilleures, que l'on croit telles. Voilà déjà une égalité de condition, de caprice, ou de goût, dans les deux extrémités. Ceux du milieu participent à l'inconstance de leur voisinage. C'est là vient cette mutation perpétuelle, du haut, du bas, & du milieu entre les foibles mortels. Le mal leur paroît toujours `pire s'il n'est en effet. Le bien le plus ardemment désiré n'est presque rien, quand ils en sont en possession. A la première place on se plaint. La Grandeur porte envie a la Sécurité. Le Possesseur de la dernière, que fera-t-il? Il n'y a que ceux qui jugent sagement de tout, qui savent tirer bon parti de leur situation: Ils comprennent facilement que le bonheur n'est, ni ici, ni là; mais dans eux-mêmes. Voilà ce qui met votre place, bonc par sa nature, au dessus de toutes les autres. La mienne ne vaut pas le fruit de l'Arbre dont j'ai parlé tantôt. Pour m'étourdir sur son inconvénient & m'en manger un peu, j'attaque tous mes Voisins droite & à gauche, sur le moindre geste la plus petite grimace hors de la règle. La plupart de ceux qui sont mieux que moi, voudroient me ressembler. Témoin cet insipide ALEXANDRE. *Il auroit voulu,*
difoit-il,

difoit il, être Diogène, s'il n'avoit pas été
 Aléxandrie. Son goût bizarre le portoit à
 fouhaiter d'être unique dans son espèce.
 Il y a bien aparence qu'il me croioit tel.
 Hé bien ? Dites moi, ce raisonnement n'est-
 il pas digne d'un de vos Disciples ? Vous
 m'allez compter dans ce rang la ; conve-
 nez-en.

PLATON. Je n'ai garde de préfumer
 autant de mes forces, que de pouvoir vous
 perfuader, vous acoutumer à combiner
 des idées, & à en tirer un résultat juste
 & fuivi, propre à développer des Véritez
 claires & précifes. Vôte goût est monté,
 depuis trop long-tems, fur un autre ton.
 Ce n'est pas que je ne fois bien perfuadé
 de vôte pénétration. Quand vous vou-
 driés l'exercer, ce plaisir vous dédomageroit
 de bien d'autres. Je crois que vous se-
 riez

DIOGENE. Je vois où vous en vou-
 lez venir. Dispensez vous de cette peine.
 J'ai fait le Philosophe, à ma manière,
 avec trop de bruit & de réputation, pour
 cesser tout d'un coup. Si j'abandonois mon
 Toneau & ma méthode de corriger les
 Sots & les Vicieux, toute la Grèce se mo-
 queroit de moi. J'aime encore mieux me
 maintenir dans le droit que j'ai aquis, de

me moquer impunément de tout le Genre-Humain. Touchez là, *Seigneur Platon*, ce soir je soupe avec vous. Cela vous fera-t-il plaisir ?

PLATON. Très assurément. Vous ferez aussi bien venu qu'aucun de mes meilleurs Amis. C'est dommage, *Mon cher Diogène*, qu'agréable come l'êtes, quand il vous plait, vous ne vouliez pas faire quelque effort sur votre Esprit, pour vous rapprocher, un peu plus, du niveau de la saine Raison.





L E T T R E

A. MESSIEURS LES ÉDITEURS ;

*Contenant quelques nouvelles Réflexions sur
l'Inoculation de la Petite-Vérole, & sur le
Traitement en général de cette Maladie.*

MESSIEURS.

Nous n'avons rien en ce monde de plus précieux que la Santé & la Vie : Tout ce qui s'y raporte est par cela même très-intéressant. Telle est en particulier la question qui s'est émue dans votre Journal sur le mérite de l'*Inoculation* de la *Petite-Vérole* : On ne peut donc trop s'y arrêter. Animé par ces Motifs, & par l'exemple de mes bons & véridiques Voisins les Auteurs de la première Lettre de Juin, & celui de ces Messieurs qui ont écrit dès lors, j'ose aussi vous communiquer les Réflexions que j'ai faites sur cette importante matière. Vous en ferés, *Messieurs*, l'usage qu'il vous plaira.

Je ne suis ennemi de qui que ce soit, si ce n'est de ceux qui trompent & qui nuisent (a). Dès

K 2.

là,

là, point d'aigreur dans mes Remarques, ni dans mes Sentimens. Mon amour seul pour le Genre-Humain, & pour la Vérité, me conduira.

Voici, *Messieurs*, la sixième Lettre qui vous est adressée sur ce sujet. La première a paru en Mai. L'Auteur, dans la Réponse qu'il s'est faite à soi-même dans le Journal suivant, p. 564. semble se féliciter, si ce n'est de la découverte de l'Inoculation, au moins de l'avoir mise au jour, & il s'en déclare le Parain. Je sçais, *Messieurs*, à quoi on doit s'en tenir: Mais laissons lui cette petite satisfaction; il n'en peut revenir aucun mal à personne. La question sur le mérite de l'Opération est d'une toute autre conséquence.

On a aussi proposé dans le Journ. de Juin, p. 536. contre cette Pratique, diverses Objections prises de la Religion, de la Raison, & de la Politique, la plupart desquelles ne font au fond que le précis de celles qu'un des plus Savans & des plus Excellens Praticiens de la Suisse publia & soutint, il y a quelque tems (a), & qu'un Médecin François, Home d'esprit & très fameux, a renouvelées (b). Quelles qu'elles soient, on

s'y

a Jacob D'Apples, Cogitationes problematicæ de Variolis atque Morbilis. Basil. 1724. p. 17.

b M. De la Métrie. Tr. de la P. Vérolé. p. 9. Paris 1740.

s'y arrête à peine dans les deux Lettres qu'elles ont occasionées, le Mois dernier. Je ne dirai rien ici de la première de ces Lettres, parce qu'elle ne dit rien aussi. Dans la seconde on s'atache à établir la conviction de l'Inoculation par des Motifs tirés de nôtre comodité & de nôtre tranquillité plutôt qu'à en prouver l'utilité réelle par des Raisons prises de la nature de la chose. Ne done-t-on même pas de la force à une des principales objections proposées contre l'opération, en reconnoissant, come on fait p. 65. *qu'on voit plusieurs personnes parvenues un grand âge, sans essuier la Petite-Vérole?*

Mais voici de nouvelles Considérations contre l'Inoculation, & qui vont directement à la combatre : Je me bornerai à celles qui sont du ressort de la Médecine.

Il n'est pas rare de voir des personnes qui ont jusqu'à deux & même trois fois la Petite Vérole. Faut il donc pour les mettre à l'abri de toute crainte, puis qu'on ne cherche que la tranquillité, revenir aussi souvent à l'Inoculation? Quelle proportion d'ailleurs a-t-il entre une vaine appréhension, qu'on peut & qu'on doit même surmonter par la Raison & par la Pieté, & le danger des Petites-Véroles?

Ou le Corps est disposé à prendre les P

tites-Véroles, ou il n'est pas. S'il l'est, les Miasmes répandus dans l'air ferment assés éclore le Mal, puis que dans la première personne ataquée les principes varioleux cachés dans le Sang sont assés puissans pour se développer d'eux mêmes, indépendamment de toute cause extérieure. S'il ne l'est pas, il est inutile, & c'est peine perduë, que de vouloir forcer la Nature (a).

Quand le Germe n'est pas prêt à paroître, dit-on, il ne se développe point; & lors qu'il est en état de mort, on ne sauroit le ressusciter (b). Cela est vrai, & prouve non seulement ce qu'on vient de dire de l'inutilité de l'Infection, mais en fait aussi voir la témérité. Car si on ne peut jamais parvenir à conoitre en quel point est ce Germe caché, on ne peut jamais aussi, sans un hardiessè extrême, en venir à cette Opération.

Ainsi, continue-t-on, on ne risque rien en l'essaïant. Je nie la conséquence, & tire même de là un Argument de poids contre l'Inoculation. En injectant du Pus dans les veines d'un corps sain, ou qui n'auroit jamais eu les Petites-Veroles, come on suppose qu'on l'a fait à l'égard du jeune Home dont il est parlé, p. 657. on peut lui attirer des Maux très

a De Gorter, Compend. Men. Tab. XLV. 69.

b Juin p. 568.

très considérables. Personne n'ignore en Médecine que plusieurs Médicamens, & meme quelques violens Poisons, mêlés immédiatement avec nos Liqueurs, sont mortels, quoi qu'on les avale impunément (a). L'Air lui même soufflé & introduit dans les veines donne la mort (b). Et n'auroit jamais rien à craindre des éfets du Pus, de cette liqueur détestable, si propre à souiller, à faire fermenter & à dissoudre nos Humeurs, & ennemie de nôtre nature entière ? Celui des Petites-Véroles seroit il donc toujours plus pur ?

Le Sang est-il toujours assez fluide pour qu'on puisse, sans risques, insérer la Petite-Vérole ? Et dans les Humeurs qui paroissent les plus fluides, qui peut dire s'il n'y a point divers principes capables d'entrer dans une forte effervescence avec le Venin de la Petite-Vérole, ou au moins d'en augmenter l'activité ? (c).

Telle Maladie cachée est prête à éclore, & se manifeste éfectivement bien tôt, sans que la personne qui la porte en son sein s'en aperçoive même. Les Fièvres en général ne nous surprennent elles pas tous les jours, dans le
tems

a Van Swieten, Comm. in Aphor. Boheerhaavii, Tom. I p. 223. & 224. Essais & Observations de Med. de la Société d'Edinbourg. Tom. I. Art. 13.

b Van Swieten, Comm. Tom. II. p. 234.

c De la Métric, p. 8.

tems qu'on s'y attend le moins ? Voiés , par exemple , un Home ataqué de la Quarte. Souvent ses Paroxyfmes viennent si subitement qu'il n'y a pas un instant d'intervale entre un dérangement total dans les Fonctions , & cette alégresse & cette vigueur que donne une Santé parfaite (a). Qu'on ente alors les Petites-Véroles ; elles ne peuvent être que très facheuses. On lit dans les Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edinbourg , Tom. 3. p. 504. & Tom. 7. p. 291. Ed. de Paris , que *les Petites-Véroles inoculées dans le tems que la Rougeole étoit épidémique , ne paroissoient que le douzième jour ; mais que sept ou huit jours après l'Opération , il venoit une Fievre qui étoit suivie le lendemain de la Rougeole. Ces Petites-Véroles , pour le dire en passant , étoient elles dues à l'Insertion ? Si elles s'étoient déclarées conjointément avec la Rougeole , il est probable que les pauvres Malades auroient eu de la peine à les surmonter. Mais la Nature fut plus sage. Je conçois bien que la Petite-Vérole venant d'elle même dans le cas que je suppose , elle n'en est pas plus favorable : mais du moins on n'a rien alors à se reprocher.*

Quelle preuve a-t-on que le Pus qui sert
de

a Van Swieten , Comm. Tom. II. p. 527. & 535.

de greffe ait par lui & en lui même plus d'efficacité pour faire éclore les Petites Véroles, ou pour les rendre meilleures, que n'en peuvent avoir les particules varioleuses qui s'exhalent des Corps malades ? Seroit-ce une légère Incision longitudinale, une piquette d'Épingle à peine sensible, dans un endroit charnu, qui auroit tant de pouvoir ? Ou bien, est-ce à la préparation qu'on doit tout ? Mais elle n'est pas particulière à cette Méthode : On a indiqué en Juin, p. 542. un bon & sûr moyen pour se disposer à recevoir convenablement les Petites-Véroles. N'est il pas probable d'ailleurs que le danger vient de quelques vices du Tempérament plutôt que de la cause même du Mal ? L'Opération est elle capable de corriger ces défauts ?

L'Insertion des Petites-Véroles n'en change certainement pas toujours le mauvais caractère. Elles paroissent quelquefois assés promptement après l'Opération, & elles sont alors fatales (a), come elles le sont ordinairement lors qu'elles paroissent trop vite sans l'Opération (b). En général, la Transplantation ne les assujétit à aucune règle (c), & n'empêche pas toujours de mourir (d).

On en a reconu l'abus & le danger en Angleterre,

a Edinb. Tom. I. Art. 37

b Ib. Tom. VII. p. 277. 279. & 294.

c Ib. Tom. VII. p. 287.

d Ib. Tom. I., Art. 37.

gleterre, & je doute qu'elle y foit encore en vogue. Il n'a falu que peu d'années à cette *Nation puiffante & éclairée* pour revenir de fon erreur. Dans la Rélation que les Médecins d'*Edinbourg* nous donnent de leurs Petites-Véroles épidémiques de l'an 1733. Tom. III. p. 28. on ne voit point qu'ils y aient eu recours. Les plus habiles Médecins *Anglois* modernes fe déclarent hautement pour la Méthode de *Boerhaave*. *Lobb*, qui n'étoit d'ailleurs point ennemi de l'Inoculation, dit en autant de termes, Tom. I. p. 318. que *fi les Remedes propofés pour guérir la Petite-Vérole* dans fa naiffance, ou pour la prévenir, *ont le succès defiré*, come il a prouvé par fa propre Expérience qu'ils l'avoient éfectivement, p. 302. & 316. ils *rendront inutile l'Opération*. Voies encore fur la bonté & l'ufage de la Méthode *Boerhaavienne* en général les Eff. & Obf. de la Société d'*Edinbourg*. Tom. VII. p. 111. & 112.

Si on veut quelque chofe de plus fort & de plus positif fut un article auffi effentiel dans nos Recherches, écoutons *Clifton*, Médecin de Son A. R. le Prince de *Gales*, Membre du Collège des Médecins, & de la Société Royale de *Londres*. Voici coment il s'explique dans fon Etat de la Médecine ancienne & moderne, Paris 1742. p. 192.

& 193. *La périlleuse & détestable Invention de l'Inoculation, introduite depuis quelque tems parmi nous, n'a pas diminué le danger : Et aujourd'hui, chacun prend le parti de recevoir la Petite-Vérole lors qu'elle viendra, plutôt que de l'aller chercher par une Expérience téméraire, qui met toujours la vie en danger.*

Je vai plus loin encore. En lisant les Livres des Médecins Anglois, on apprend bien qu'elle y a été, il n'y a pas long-tems, come à la mode (a). Mais il ne paroît nullement qu'elle y ait été adoptée & établie, come on le croit & qu'on le dit comunément dans ces contrées. Le Traité nouveau de *Lobb* peut seul en faire foi. L'Angleterre s'en tient généralement à son *Hippocrate*, le grand *Sydenham*, dont les *Ecrits* meritent d'être liss dix fois (b), & qui par sa Méthode semble avoir rendu plus de services à la Médecine que tous les autres Médecins Anglois ensemble (c). Ses Observations ont été vérifiées & aprouvés par les meilleurs Praticiens d'Angleterre, & des autres Pais (d).

Puis que nous en fomes sur les Autorités, je ne puis m'empêcher de témoigner ici mon étonnement de ne trouver rien, ou très peu de chose, sur l'Opération en question, dans les *Ecrits* des grands Médecins de nos jours.

Mr.

a Edinb Tom. VI. p. 289.

b Boerhaave Aphor. 1379.

c Clifton, p 172.

d Edinb. Tom. VII p. 273.

Mr. De la Métrie nous apprend, p. 9. que les Français ne l'ont point adoptée. L'illustre Mr. Stahl garde le silence dans sa Diss. de Variolis & Morbillis. Pour prévenir les Petites-Véroles confluentes, M. Hoffman, cette autre Colone de la Médecine en Allemagne, assure, Tom. IV. p. 160. qu'il ne conoit point de moien plus seur que de vivre come les Auteurs de la première Lettre de Juin, p. 542. & 543, disent qu'ils font, ou veulent qu'on fasse: après quoi il ajoute, que l'Inoculation est *assés* récomandable à ces Fins. Boerhaave, l'Ornement de son Pais & de son Siécle (a), dit simplement, Aphor 1403. qu'elle paroît une Cure prophylactique *assés* certaine & *assés* sûre. Tous ces fidèles Ministres de la Nature étoient ils Gens à se taire, ou à passer si légèrement sur une Opération de cette conséquence, s'ils en avoient eu la bonne opinion qu'il nous donent de leur Méthode, ou s'ils l'avoient pratiquée? Il n'y a même point d'apparence qu'ils en aient jamais fait l'essai. Les deux derniers semblent n'avoir touché cet article que pour montrer que leur Esprit étoit vuide de toute prévention à cet égard.

En proposant toutes ces difficultés contre l'Inoculation des Petites-Véroles, je suis moi même si peu prévenu contr'elle, que je me

fais

fais un vrai plaisir & un devoir de rapporter , qu'en *Ecosse* la *Petite-Vérole* inoculée a paru avoir été la plus douce & la plûtôt finie de toutes. (a). Il y a même quelque chose de plus frappant sur le succès de cette Opération dans le *Mercur* de *France* , Aout 1741. & dans quelques autres Journaux. Voiés encore *Lobb* , Tom. I. p. 322. On veut donc bien croire qu'il en a été de même à *Genève*. Quand on a demandé l'Aprobation en due forme du Magistrat, Juin, p. 541. on n'avoit probablement point le Fait en vüe.

Conclura-t-on de là qu'on doit tout à l'Opération? Je ne vois point encore la liaison nécessaire du Principe avec la Conséquence. On attribue ordinairement aux Remèdes des effets dont ils ne sont point cause. Souvent c'est la Nature qui fait tout. Pour savoir si une personne à qui on donne les Petites-Véroles & qui les a favorables, en est redevable uniquement à l'Insertion, il faudroit aussi savoir ce qu'elles auroient été, si elles étoient venus naturellement, ou que le Malade eut été traité par une autre Méthode, ensuite d'une bone préparation. Mais comment s'en assurer? Chacun sçait d'ailleurs, même sans être Médecin, que les Petites-Véroles en général sont, indépendamment de la disposition du Corps, plus ou moins dangereuses, suivant les différentes Constitu-

tions (a). Et après ce qu'on a déjà remarqué, il ne paroît point que l'Inoculation soit toujours par elle même un moyen infaillible.

En suposant pourtant que dans les cas ci-dessus rapportés c'est l'Inoculation qui a tout fait, ne puis-je pas hardiment opposer ici Méthode à Méthode; Expérience à Expérience? Toutes les autres Méthodes, mais sur-tout celle qui consiste à ne rien faire, n'ont elles pas été couronnées, dans tous les tems & & dans tous les lieux, du plus heureux succès? Quelle variété, Bon Dieu! non seulement dans les Sentimens des Médecins, mais aussi & principalement dans l'effet de leurs Remèdes? On est frappé quand on voit des Gens éclairés & sensés se former sur un même sujet des idées très différentes; mais on se perd lors qu'on entend que dans une parité de cas & de circonstances les mêmes Remèdes produisent des effets opposés, pendant qu'avec des Remèdes opposés on obtient les mêmes effets.

Que penser de la Saignée en général lors qu'après avoir entendu Mrs. *Boerhaave* (b), & *Silva* (c), on vient à lire *Lobb* & la Préface de son Traducteur, pour ne citer ici que

a Edinb. Tom. VII. p. 278. & 282. outre les Ecrits de Sydenham.

b Aphor. 1394.

c TL. de l'usage des Saignées, Ch. XI.

que cet exemple ? Est-on plus édifié de ce que nous en disent *Hoffman*, Tom. IV. p. 154. & 173. & les Savans Auteurs de l'Histoire des Maladies de *Breslau*, de l'an 1700. p. 166 ? Ils n'osent prononcer si elle est bonne ou mauvaise : Elle leur paroît simplement inutile, & ils ne la conseillent que dans quelques cas particuliers. Les Médecins ne sont pas plus d'accord sur les Vomitifs & les Purgatifs. Mr. *Gundelsheimer*, Médecin à *Berlin*, en faisoit prendre tous les deux jours à ses Malades, pendant tout le cours de la Maladie ; & cette Méthode semble être approuvée par Mr. *Stabl* (a) : Les excellens Praticiens de *Breslau* au contraire ne les croient pas sûrs, p. 167. *Sydenham* (b), & ses Sectateurs (c), paroissent attacher tout le succès de la Cure aux *Parégoriques* & doux *Narcotiques*. *Hoffman*, p. 173. & d'autres grands Médecins (d) les évitent : Quelques uns même les condamnent hautement (e). *Morton*, fameux Médecin Anglois, employoit des Remèdes chauds & inflammatoires pour la Petite-Vérole : Et les Médecins Italiens la traitent avec l'Eau à la glace (f). *Boerhaave* dans sa Méthode uni.

a Diff. de Variolis & Morbillis, Th. 73. De Methodo Malignas Febres tractandi. Th. 37.

b Var. regul. ann. 1667. 69. & 69.

c Edinb. Tom. III. p. 30.

d Hist. Morb. Vratisl. p. 166

e Edinb. Tom. VI. p. 145. f Ib. Tom. VII. p. 4. & 283.

verselle, Aphor. 1394. veut sur tout, outre la *Saignée*, des *Délaians*, des *Rafraichissans* & des *Relachans*, intérieurement & extérieurement: Et les Médecins Allemands (a) s'entendent en général à des *Diaphorétiques* fixes, avec quelques *Nitreux* &c.

Si laissant les Opinions des Médecins, ordinairement vaines, toujours incertaines, nous consultons l'Expérience, nous retombons dans un Abime plus grand encore. Car après tout, *c'est par l'Expérience & par l'Observation qu'il faut assurer la Science*. Les Médecins n'ont pas tant tort de se déclarer pour un Remède auquel ils croient pouvoir attribuer le succès de leurs Cures; mais ils sont blamables quand ils se forgent des idées de Pratique ensuite de leurs fausses idées de Théorie. *Opiniones ex Praxi firmandæ, non Praxi -ad frivolas Opiniones fingenda* (b). Ainsi je ne vois pas ce qu'il y a ici de bien scandaleux dans le partage de leurs Sentimens. Car que nous apprend l'Expérience? Elle paroît justifier & condamner également les diverses Méthodes. En voilà donc assez, ce semble, pour mettre les Médecins en droit de penser come ils voudront, & même pour les dérouter, & leur faire prendre terre.

On

a Hoffm. p. 170. & 171. Histor. Morb. Vratsl. 1699. p. 18. & 1700. p. 166.

b Stahl, Diss. de Malignitatis indole p. 5.

On n'a pu s'assurer à Edinbourg, Obs. Tom. III. p. 31. si la Saignée mise en usage avant que la Fièvre començat, ou après l'apparition des Symptomes, a eu quelque effet pour déterminer la nature, ou le nombre des Pustules. La Méthode spéciale de Boerhaave, Aphor. 1391. & 1392. justifiée par l'expérience de Lobb, Tom. I. p. 302. & 316. n'a pas toujours eu le même succès dans la Capitale de l'Ecosse. Obs. Tom. III. p. 32. Dans certaines Petites-Véroles facheuses, les Esprits minéraux acides faisoient des miracles entre les mains de Sydenham, Var. anom. ann. 1674. & 75: Et ils échouoient en pareil cas dans celles d'autres bons Praticiens, au raport de Hoffman, Tom. IV. p. 169. Les Purgatifs réussissoient au Docteur Freund, dans la Fièvre secondaire; & non aux autres Médecins (a). On nous recommande aujourd'hui le Quin Quina pour les Petites-Véroles (b): Et demain, il aura probablement le sort de la Liqueur antivariolense de Dolæus (c). On a vu plusieurs personnes, disent les excellens Auteurs des Essais & Observations de Médecine d'Edinbourg, Tom. III. pag. 31. qui avoient été préparées par la Saignée & par la Purgation, & qu'on avoit tenu à une Diète

L

ra-

a Clifton, p. 195.

b Edinb Tom. V pag. 120 Tom. V. p. 9.

c Huxam p. 169. Histor. Morbor. Vraçis. p. 167.

rafraichissante, qui n'ont pas laissé que d'avoir une Petite-Vérole confluente maligne; tandis que d'autres qui avoient été traités de la même manière, & un grand nombre de ceux qui n'avoient pris aucune précaution, n'eurent qu'une Petite-Vérole bénigne.

Touchant l'Inoculation en particulier, on nous apprend, Mai, p. 426. qu'à Genève on a observé que de vingt personnes qui avoient subi cette opération, aucune n'en étoit morte. Ce calcul n'est pas bien différent de celui que le grand *Hoffman* fait, Tom. IV. p. 173. en parlant de ceux qui avoient été traités par une Méthode simple & ordinaire, telle que la sienne. *Vigesima pars vix mortua*. Si à la faveur du mot à peine qu'il emploie on trouve qu'on peut restreindre ce nombre, il y apporte aussi-tôt un correctif, en ajoutant que ceux-là sur tout sont morts dont la Petite-Vérole étoit maligne. L'Opération l'auroit-elle nécessairement, & par sa vertu propre, fait changer de nature? Il ne le paroît point, après ce qui a été remarqué ci-dessus. Ne peut-on pas encore demander ici honêtement, si les personnes inoculées à Genève formoient aussi un nombre de vingt bien complet? Mais voici la différence qu'il y a entre le calcul de *Halle* & celui de Genève. Dans cette dernière Ville, on n'a encore qu'une année d'Observations,

vations; & come on peut le préfumer de ce que l'on a vû dans ee Pais, une Année naturellement très favorable: Au lieu que la Méthode du célèbre Profess. Allemand a été, come il l'ateste, éprouvée & justifiée, pendant le cours d'une longue Pratique, sur un grand nombre de Sujets; conséquemment sur des Persones de tout âge & de divers tempéramens, & dans toutes sortes de Constitutions.

Pour prévenir tout doute, & aller au devant des Objections que l'on pourroit me faire, je dois ajouter que je n'opose point ici une Nation à une autre Nation, & des Expériences faites en France ou en Angleterre à celles des Médecins des autres Pais: Je fais bien que la différence des Climats & des Tempéramens pouroit afoiblir mes conséquences. Mais c'est en Allemagne, & dans la même Ville, que les Médecins sont partagés au sujet de la Saignée dans les Petites-Vérolés (a). Ils ne sont pas plus d'accord à Paris, à en juger par la Préface du Traducteur de Lobb. On a été obligé d'abandonner Sydenham (b), en Angleterre même: Et c'est à Edinbourg, & dans le même tems & dans les mêmes circonstances, que les mêmes Remèdes ont produit des effets bien différens. Obs. T. III. p. 31. & 32.

L 2

Tel

a Edinb. Tom. IV. p. 622.

b Edinb. VI. p. 145.

Tel est donc le génie de cette Maladie que non seulement elle paroît sous mille formes, mais même que pour l'ordinaire elle ne change pas facilement ses allures, ou ne se laisse point dérouter par les Médecins, ni par les Remèdes. Si elle est naturellement bénigne, on guérit presque toujours, au jugement de Mr. Hoffman, p. 160. tout come par fois elle s'est trouvée si terrible & si indomptable que toutes les Méthodes les plus raisonnables & les plus plausibles ont été également infructueuses. Ess. & Obs. d'Edinb. Tom. VII. p. 283. & 284.

Ce font là, Messieurs, des vérités de fait, bien prouvées, si je ne me trompe, par des Autorités respectables & par l'Expérience, & très humiliantes pour la Médecine & pour les Médecins. Car il faut dire que les Maux se guérissent par les voies les plus opposées & les plus bizarres, ou il faut convenir que la Médecine est bien éloignée de sa perfection, puis que depuis environ onze cens ans que les Petites-Véroles parurent pour la première fois, ou qu'on en a doné les premières descriptions, en Egypte, du tems d'Omar, Successeur de Mahomet, on n'a pû trouver une Méthode qui fut avouée par la Raison, par l'Expérience, ou par le plus grand nombre des Maitres de l'Art... On ne sauroit jamais persuader à un
Phy-

Physicien éclairé, que les Maladies qui sont les mêmes dans tous les Païs, qui suposent par conséquent les mêmes dérangemens dans l'intérieur du Corps, puissent céder également à des Remèdes oposés, & être combattues, avec le même succès, par la Glace & par le Feu. Journal des Savans, 1742. p. 1722.

La différence des âges, des Tempéramens, des Climats, & des Constitutions n'est point capable de lever la difficulté, s'il est vrai, come on a lieu de le croire, que les Petites-Véroles divisées & subdivisées en autant d'espèces qu'on jugera à propos, viennent de la même cause, plus ou moins violente (a). Elle peut bien apporter incidemment quelque variation dans le Traitement général: Il n'est question ici que des Remèdes diamétralement oposés au génie particulier, soit à la cause spéciale & déterminée de la Maladie, ou qui semblables au *Quin Quina* dans les Fièvres Intermittentes guérissent par une vertu spécifique, & soient, come lui, applicables à tous les âges, à tous les Tempéramens, & dans tous les Païs.

De ceux qui nous sont aujourd'hui connus, il n'y en a aucun qui me paroisse être d'une utilité plus grande & plus générale que le Bain d'Eau douce. Il convient non seule-

L 3

ment

De la Médecine, Disc. prélim.

ment à la nature de cette Maladie, à ses causes, à ses effets, & dans ses diverses Périodes; mais aussi à tous les âges, à tous les tempéramens, & dans tous les lieux. Rien n'est en effet plus propre à délaier le Sang, à en adoucir toute sorte d'acrimonie, & à détruire cette Irritation inflammatoire qui constitue l'essence de ce Mal dans son premier état (a), & qui conduit nécessairement aux Périodes suivantes. Les Bains font cesser les Spasmes qui naissent presque toujours de là, & procurent une Révulsion capable de prévenir efficacement les engorgemens du Cerveau & du Poumon, toujours si fort à craindre dans cette Maladie.

Pour ne rien laisser à mes Lecteurs à désirer à cet égard, & pour contribuer d'autant mieux à l'utilité publique, je me crois obligé de transcrire ici ce que *Clifton* nous dit là dessus, p. 190. jusques à p. 195: c'est encore ici un endroit très remarquable dans ce judicieux Auteur. Voici ses propres termes. *On peut employer le Bain pour la Petite-Vérole . . . confluente . . . lors que l'éruption n'est pas bénigne, & qu'elle se fait difficilement, ou lors qu'après que les Pustules sont formées, l'éruption s'arrête tout à coup, & qu'elles viennent à disparoitre toutes à la fois; ou enfin lors que*

a Boerhaave, Aphor. 1386.

la Maladie est à son dernier Périodes & que le Corps est tout couvert de galle. rien n'étant plus capable de prévenir efficacement, ou au moins d'adoucir, la Fièvre secondaire. Dans tous ces cas, quel Remède plus convenable & plus efficace peut on imaginer, conjointement avec les autres Remèdes, que le Bain chaud? Rien n'est plus propre à relâcher; rien n'excite d'avantage la Transpiration, & rien n'opère si doucement. Car dans le premier cas, la Peau étant rendue plus souple & moins dure, on diminue à proportion sa résistance à l'éruption, qui non seulement se fait alors plus aisément; mais qui par le prudent usage du Bain, pourra être détournée du Visage & de la Poitrine vers les extrémités du Corps. . . . Je ne marque ici qu'une partie des avantages qui vraisemblablement doivent accompagner l'usage du Bain. Je ne voi pas quelle objection raisonnable on peut faire contre cette sorte de Remède. Les Gens grossiers & stupides peuvent objecter tout ce qu'il leur plaira: Mais les personnes raisonnables ne feront aucun cas de leurs Raisonnemens. Les Arabes, qui ont connu les premiers la Petite-Vérole, usôient fréquemment de ce Remède, & avec un grand succès.

L'incomparable Boerhaave les recommande aussi, entr'autres Remèdes, ou quelque chose de fort analogue, dans tous les Périodes du

Mal. Apor. 1394. 1399. & 1302. On en a aussi vû de très bons états en Ecosse, T. III. p. 29. & dans nôtre Capitale. Cependant, je fais que cette Pratique ne laisse pas que d'avoir des Contredifans; tant il est vrai que *les Praticiens sont bien éloignés de convenir d'une Méthode curative (a)!*

Peut-être aussi que ceux là ne s'écartent pas tant du vrai qui pensent que la Nature est le grand & le seul Médecin des Petites-Véroles, & que c'est elle qui fait tout, ou peu s'en faut, dans l'ouvrage de leur guérison. Si nos Remèdes ont quelque efficacité, ce n'est sûrement qu'autant qu'elle veut bien les seconder & en diriger l'action. Savante d'elle même, invariable dans ses principes, sage dans ses vûes & dans les moïens qu'elle emploie, féconde en ressources, rien ne lui manque. *Elle parvient toujours dans le tems, à ses Fins, en séparant & poussant dehors, par la voie la plus convenable, la matière variolense, en sorte qu'elle n'a pas besoin de nous, ni de nôtre art, ni de nôtre secours (b),* come il a déjà été prouvé dans un de vos Journaux (c). *La Nature est le Médecin des Maladies en général,* dit le grand Dictateur de la

a Edinb Tom. VI. p. 145.

b Sydenham, Var. regul. ann. 1767. G8. 69.

c Janvier 1743. p. 32.

la Médecine, *Epid. Liv. VI. Sect. I. V. I.* mais elle l'est en particulier des Petites-Véroles, suivant plusieurs Médecins modernes (a).

En attendant qu'on ait une Méthode à laquelle il n'y ait rien à dire, je croi pouvoir conclure de tout ce que dessus, que l'Inoculation n'ayant en elle ou par elle même aucune prérogative sur les autres Méthodes, elle tire son principal mérite de quelques circonstances particulières, & sur tout de la bone préparation dont elle est toujours immédiatement précédée; mais que tous ses avantages sont contrebalancés par plusieurs Inconvéniens: D'où il s'ensuit, que si on se préparoit de même aux autres Méthodes, come on le pourroit & qu'on le devoit, elles auroient probablement toutes le même succès; qu'ainsi, toutes choses égales, la Méthode la plus simple & la plus naturelle est préférable à toutes les autres, & conséquemment que les raisons proposées contre l'Inoculation restent dans toute leur force.

N'en ai je pas assez dit, *Messieurs*, pour vous porter à croire qu'il y a aussi des
Pyr-

a M. Harscher, Prof. à Bâle, *Disf. de Variolis sponte natura sanabilibus.* 1724. M. Juncker, Prof. à Halle, *Consf. Med. Tab. 51. p. 338. &c.*

Pyrrhoniens en Médecine? Cela me paroît au moins fuffire pour nous engager à être fort réservés dans les Jugemens que nous prononçons sur la conyenance & l'effet des Remèdes , & pour nous faire gémir de voir la Médecine renfermée dans des bornes fi étroites , & ceux qui la profeflent fi reculés encore , après des Travaux & des Observations , fans nombre , de plus d'un fiécle.

Mais une Vérité dont le fentiment eft bien fort chés moi , & fur laquelle je ne varierai jamais , c'est que j'ai l'honneur d'être très fincèrement , & avec une Confidération des plus diftinguées , &c.

M Ô T I E R - T R A V E R S , le 23. Août 1751.





L E T T R E

*De Mrs. CRAMER & JOLY, Docteurs
en Médecine à Genève, sur l'Inoculation
de la Petite-Vérole.*

MESSIEURS,

QUand nous començames à pratiquer l'Inoculation de la Petite-Vérole dans cette Ville, nôtre intention fut d'en rendre le succès public, s'il étoit conforme à nos espérances; mais l'importance de la matière nous faisoit souhaiter d'avoir auparavant, un assés grand nombre d'expériences pour ne rien laisser desirer à cet égard.

Prévenus dans ce dessein par un Mémoire sur ce sujet, qui a paru dans vôtre Journal du mois de May dernier, nous somes' en quelque manière obligés d'écrire sur cette matière plutôt que nous n'aurions souhaité; nous ne pouvons nous en dispenser, voyant que dans un Mémoire qu'on a voulu faire pour introduire cette méthode, on a négligé la plûpart des moiens qui peuvent la faire réussir. On n'y trouve ni la manière de faire cette opération, ni celle de penser la
plaie,

plaie, ni les changemens successifs qui y arrivent & qui en dénotent le succès ; tout ce qui regarde le régime qu'on doit observer, & les remèdes qu'il faut faire avant l'Inoculation, avant l'Eruption de la Petite Vérole & après qu'elle a séché, y est traité d'une manière fort superficielle, telle enfin que l'Inoculation seroit bien dangereuse, si l'on n'avoit d'autre guide que ce Mémoire.

Il étoit cependant très facile à l'Auteur de se mettre au fait à tous ces égards ; s'il avoit voulu s'en donner la peine, & s'il n'avoit pas été extrêmement pressé d'écrire. Il y a eu deux Pièces sur cette matière qui ont été publiques dans notre Ville ; l'une est un Mémoire que conjointement avec un de nos Collègues, nous présentâmes à la Direction de l'Hôpital, au mois de Février dernier ; l'autre est un écrit de Mr. *Ramby*, premier Chirurgien de S. M. Britanique, qui nous a été communiqué par une personne connue par plusieurs rares découvertes, & également recommandable par sa Science & par son Amour pour le bien public. C'est de ces deux Mémoires que sera tiré presque tout ce que nous avons à dire : Nous y joindrons seulement ce que l'expérience nous a donné occasion de voir.

Mais avant que d'entrer en matière, il est naturel de vous faire part des circon-

tances qui ont contribué à introduire l'Inoculation parmi nous. La Petite-Vérole, qui avoit été très rare pendant quatre ou cinq ans, de vint épidémique dans Genève au mois de Juin 1749, & a continué jusqu'au même mois de l'année 1751. Suivant des recherches exactes faites par ordre du Magistrat, elle a emporté la dixième de ceux qui en ont été ataqués; ce que nous croions être la proportion ordinaire: Mais parmi le nombre de ceux qui ont été enlevés, il y'a eu proportionnellement beaucoup plus d'Adultes, & entr'eux des personnes très précieuses à leur Famille & dont la perte a été très sensible; c'est ce qui engagea une Demoiselle d'un rare mérite, Fille unique d'un de nos Magistrats, à se faire inoculer au mois de Septembre de l'année dernière. L'heureux succès de cette opération a été un nouveau motif pour engager d'autres personnes à suivre cet exemple, & a porté la Direction de l'Hôpital général à en permettre la pratique sur les Batards qui en dépendent, après en avoir eû l'aprobation du Magnifique Petit-Conseil.

*MEMOIRE sur l'Inoculation de la
Petite - Vérole.*

L'Inoculation de la Petite-Verole se pratique depuis très long-tems en Géorgie & en

Circassie. Elle a passé de la à *Constantinople* & à *Smyrne*, & y est en usage parmi les *Grecs* & les *Arméniens* qui y vivent. Les *Anglois* qui négocient dans ces deux Villes l'ont introduite à *Londres*, où l'on en fit les premiers essais en 1721. Une nouveauté aussi singulière dans la pratique, excita de vives contestations, malgré les heureux succès dont elle fut suivie : Elles ne cessèrent qu'après que le Roi eut fait insérer la Petite-Vérole à la Famille Royale. Dès lors cette pratique a été mise en usage par toute l'*Angleterre*, & toujours avec un succès étonnant. Elle a aussi été exécutée à *Hanover*, suivant *Heister* : On l'a même suivie dans les Colonies *Angloises* en *Amerique* : On fait enfin qu'on inocule, mais tout différemment, à la *Chme*, & d'une manière assez ressemblante dans la Principauté de *Galles*.

L'expérience & le raisonnement sont favorables à cette méthode & concourent à en faire conoitre les avantages. Suivant le recueil des observations de Mr. *Jurin*, de treize personnes qui ont la Petite-Verole naturellement en *Angleterre*, il en meurt deux ; au lieu qu'il n'en périt pas une sur cent par l'Inoculation. De 400. personnes inoculées à *Londres* tant à l'Hôpital des Enfans trouvés que dans un autre Hôpital ; il n'en est mort aucune.

On

On n'a inoculé dans *Genève* que dixhuit personnes ; ainsi il n'est pas surprenant qu'il n'en soit péri aucune ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'aucun de ces malades n'a été en danger, tant cette Maladie, qui pour l'ordinaire enlève la dixième partie de ceux qui en sont ataqués, a été heureuse. Il en est de même en *Amérique*. ; le Docteur *Mead* rapporte, que dans l'Isle de Saint *Christophe* une personne de sa conoissance inocula de sa propre main trois cent Esclaves, sans qu'il en périt aucun, quoique la Petite-Verole fit alors beaucoup de ravages dans le reste de l'Isle.

Ces heureux succès n'auront rien d'étonnant pour ceux qui voudront réfléchir sur les différentes circonstances qui rendent ordinairement facheuse la Petite-Verole naturelle ; ils verront qu'elles n'ont pas lieu dans l'Inoculation, & qu'on peut y joindre différentes précautions, qui peuvent contribuer à rendre cette maladie heureuse.

Les circonstances qui rendent cette maladie facheuse, & qu'on peut éviter par l'inoculation, sont 1°. *une Saison dangereuse par le froid, ou par la trop grande chaleur* ; le froid ralentit le mouvement du Sang, resserre le tissu de la Peau, & par là, peut retarder l'Eruption, & faire rentrer dans le

Sang

Sang la matière de la Petite Vérole ; la chaleur au contraire, augmente l'activité & l'acreté du Sang, le rend plus inflammatoire, & dissipant le plus fluide, rend le résidu plus épais. 2°. *Un âge trop avancé* ; la tension des Vaisseaux, le mouvement trop rapide des Fluides, l'acreté & la chaleur du Sang peuvent augmenter alors la violence de cette Maladie. 3°. *La complication d'autres Maladies* ; elle peut rendre la P. Vérole mortelle ; ces complications peuvent être en trop grand nombre, pour nous permettre d'entrer dans quelque détail là dessus ; nous nous contenterons de dire que la grossesse rend cette maladie très dangereuse & souvent même mortelle ; que le tems des règles done bien de l'embaras au Médecin ; que la Fièvre des Dents, à laquelle les Enfans sont sujets jusques à l'âge de quatre ans, jointe à celle de la Petite Vérole, cause de très facheux Symptomes ; 4°. *des excès dans le manger, un usage immodéré du Vin, des Liqueurs spiritueuses & des Plaisirs de l'amour, des exercices violens, & des veilles*, sont des circonstances qui lors qu'elles précèdent la Petite Vérole, ne peuvent que la rendre facheuse & qu'on évite par l'Inoculation.

Ce n'est pas là le seul avantage de cette méthode ; on prend encore diverses précautions

cautions pour la rendre heureuse. On prend pour faire cette operation *une Saison favorable* où il ne fasse ni trop chaud ni trop froid ; ainsi on la fait en Automne & au Printems ; On attend *un âge convenable* ; c'est celui de cinq à quatorze ans , quoi qu'on puisse la pratiquer également sur les Adultes ; on ne la fait pas plutôt à cause de la Fièvre qui acompagne la sortie des Dents , ni plus tard, sur tout dans les Femmes , à cause des différentes circonstances où elles peuvent se rencontrer ; on peut cependant la pratiquer en toute sureté après une plus longue préparation. On inocule dans *un tems où l'on jouisse d'une bonne santé*, pour éviter toute complication : De plus on se prépare à recevoir cette Maladie 1°. *en débarassant les premières voies*, dont la plénitude est toujours facheuse dans les Maladies contagieuses ; le Venin de la Petite Vérole mêlé avec les matières des premières voies cause souvent de très facheux accidens & fait une complication ; 2°. *en adoucissant la masse des fluides, en la diminuant & en la rendant moins susceptible d'inflammation*. On a encore deux autres avantages dans l'Inoculation ; le premier est , qu'on s'acoutume peu à peu à l'idée de cette maladie ; l'Âme s'y prépare & la voit venir sans peur ; on la pratique d'ailleurs pour

ordinaire dans un âge où on en est peu susceptible. Le second avantage est, que le Médecin qui prévoit la Maladie n'a aucun doute sur ce qu'il doit faire ; il n'est pas à craindre qu'il comette quelque imprudence.

Entrons dans un plus grand détail & décrivons la préparation que l'Insercion de la Petite Verole exige ; après quoi, nous passerons à la manière dont se fait l'opération. Il est très important de n'inoculer que des personnes qui jouissent d'une bonne santé ; car s'il faut beaucoup de remèdes pour la rétablir, l'état de foiblesse qui en est la suite rend l'Inoculation dangereuse ; l'Automne, & sur tout le Printems, sont préférables aux autres Saisons ; l'âge le plus favorable est celui de cinq à quatorze ans, quoi qu'on puisse fort bien faire cette opération dans un âge plus avancé ; & alors, si c'est des personnes du Sexe, il faut s'arranger de manière qu'on puisse les inoculer trois ou quatre jours après la cessation de leurs règles ; quoi qu'il n'y ait pas de danger en quelque tems de la maladie qu'elles paroissent.

La préparation doit varier selon l'âge, le tempérament, & le genre de vie auquel la personne que l'on veut inoculer est habituée : Ainsi tout ce que nous en dirons, est susceptible de quelques changemens, que nous laissons

sons à la prudence du Médecin. En général, cette préparation consiste à débarasser les premières voies, à adoucir la masse des fluides, à la rendre moins susceptible d'inflammation, à inviter, pour ainsi dire, le venin, à se porter sur les extrémités inférieures; car le danger de la Petite Vérole est en gros proportionné au nombre de pustules qu'il y a au Visage.

La nourriture ordinaire des Enfans de l'âge de 5. à 7. ans étant en quelque manière conforme à celle qu'on doit prendre pour se préparer à l'Inoculation, ils n'ont en conséquence pas besoin d'une grande préparation; on doit cependant leur retrancher la viande le soir, si on les a acoutumé à en manger; ils péchent plutôt dans la quantité que dans la qualité des alimens & ont besoin de deux ou trois légères purgations avant l'opération, pour débarasser les premières voies; on peut joindre quelques vermifuges aux purgatifs, si l'on soupçonne qu'ils ont des Vers, & doner les purgations à six ou huit jours de distance. Il est rare que les Enfans aient besoin de Saignée dans un âge aussi tendre; on peut cependant, s'il sont fort sanguins, les saigner le jour qui précède l'opération; de cinq Enfans de cinq ans que nous avons fait inoculer il n'y en a aucun qui l'ait été.

A mesure que les Enfans avancent en âge ils ont besoin d'une plus longue préparation; il faut au moins trois Semaines de régime pour les perſones de l'âge de 8. à 14. ans; ils ne risquent même rien de l'observer un peu plus long-tems, d'autant plus qu'il ne doit pas être porté au point de les aſoïblir. La Saignée peut auſſi devenir néceſſaire; nous n'avons pas fait ſaigner une Fille de 8. ans; mais nous avons fait ſaigner deux perſones de 11. ans, & deux de 14.

Les Adultes ont beſoin d'une préparation un peu longue, & d'un régime très adouciffant: Trois ou quatre ſemaines avant l'operation, après une légère purgation, compoſée d'une infuſion de Senné dans laquelle on diſſoudra deux onces de Manne, l'on ſe mettra à l'uſage du Lait que l'on coupera avec une décoction d'Orge, ou même une infuſion de Thé, & l'on prendra deux fois le jour, matin & ſoir, une écuellée de ce mélange. Pendant tout ce tems là, l'on ſe nourra de viandes légères & adouciffantes, telles que le Mouton, le Veau, la Volaille, les Fruits meurs & cuits, les Oeufs frais, les Légumes, les Crèmes de Ris, d'Avoine & autres ſemblables; l'on ne prendra qu'une petite quantité de Viande à ſoupé, & l'on ſ'abſtiendra de boire du Vin, & l'on observera de ne pas trop manger.

Tous les soirs avant que de se coucher, l'on tiendra les pieds dans l'eau tiède jusqu'à mi jambe, pendant un quart d'heure, en les faisant doucement frotter : par ce moyen on amollira les Vaisseaux des extrémités inférieures, le Sang s'y portera plus abondamment, & par conséquent montera moins à la Tête. Cet article de la préparation est très utile dans les personnes du Sexe, dont le Sang, depuis l'âge de 12. à 20. ans, se porte volontiers à la Tête.

Huit jours avant l'opération l'on se purgera de nouveau avec la médecine précédente, & l'on la réitérera encore au bout de trois ou quatre jours.

Un ou deux jours avant l'opération, l'on fera une petite saignée au bras, ou ce qui seroit encore mieux, au pied; nous avons fait saigner quatre personnes de 17. ans, une de 22, & une de 30; on n'a point fait de saignée à une personne de 20. ans qu'un de nos Collègues à fait inoculer, mais qui n'étoit point d'un tempérament sanguin.

Après ces préparatifs l'on en vient à l'opération; mais pour la faire, il faut avoir du levain de Petite Verole: L'on s'informe s'il y a quelcun qui ait cette maladie naturellement, ou par insertion, qui soit bien sain; l'on préfère les Enfans aux Adultes;

& alors le huitième ou neuvième jour de la maladie, dans le tems que la Petite-Vérole, qui doit être du genre des discrètes & de bonnes qualités, comence à sécher au Visage, on prend cinq ou six brins de fil de la longueur de sept à huit pouces, qu'on entortille ensemble; on ouvre avec un Aiguille tranchante par les côtés, un des plus gros boutons qui soient au Bras, à la Jambe ou à la Cuisse, & qui aient aquis leur maturité; c'est à dire, qui n'aient plus autour d'eux de cercle rouge; on passe à travers ce bouton ces brins de fil, & si un bouton ne fust pas, on en ouvre un plus grand nombre, pour que le fil soit bien imbibé de pus; on peut, quand on trouve une bone Petite Vérole & bien des boutons, imbiber plusieurs fils; on les met dans une petite boete bien propre, qu'on a soin de bien fermer, & on les garde là pour s'en servir dans le besoin. Pour l'ordinaire, cela ne se fait que le jour même qu'on veut faire l'Inoculation, & on ne garde pas ces fils au delà de sept à huit heures; cependant, sur des avis qui font venus d'Angleterre, nous avons fait inoculer une personne avec du fil imbibé de ce pus depuis un mois, & la P. Vérole a également paru: Il y a lieu de croire, qu'on peut le garder plus long-tems; on en a conservé en Angleterre pendant huit mois.

Pour introduire ce levain dans le Corps, on fait à chaque Bras, au dessous de l'infertion du Muscle, deltoïde, à l'endroit où on fait les Cautères, une incision longitudinale extrêmement superficielle, enforte qu'elle ne pénètre pas au de là de la peau; elle doit être de la longueur d'un pouce; on met dans cette petite plaie, un bout de fil de six ou huit lignes de longueur qui soit imbibé de pus; on couvre la plaie d'un petit plumaceau chargé de digestif simple & d'un Emplâtre de diapalme; on met dessus une Compresse & une Bande pour empêcher l'emplâtre de se déranger. Nous avons essayé une fois de faire cette opération à un Bras seul, & la Petite Verole a également paru; nous croions cependant qu'il vaut mieux la faire aux deux Bras. L'on ne lève l'appareil qu'au bout, de 40. ou 48. heures; on ôte le fil, & l'on pansé ensuite les petites plaies une fois chaque jour avec un plumaceau chargé du même digestif & le même emplâtre par dessus.

Nous avons fait le plus grand nombre de nos opérations de la manière que nous venons de décrire; nous en avons fait quelques unes, avec le même succès, par le moien des vésicatoires; pour cela, l'on applique à chaque bras la veille de l'opération, au même endroit que dans l'opération précédente, un vésicatoire de forme ovale, de la gran-

deur d'une pièce de douze sols de France ; le lendemain l'on enlève l'épiderme, & l'on couvre la petite plaie d'un plumaceau chargé de pus de Petite Vérole pris d'un sujet convenable ; l'on applique sur le plumaceau un emplâtre de diapalme, par dessus une compresse que l'on assujettit avec une bande, & l'on observe pour la suite les mêmes attentions que dans la méthode précédente : On peut choisir celle que l'on voudra ; nous laissons cela à la volonté du malade.

Les plaies pendant les trois ou quatre premiers jours après l'Inoculation, ne souffrent aucun changement ; l'incision ne paroît que come une simple ligne qu'on croiroit souvent prête à se fermer ; il se trouve quelquefois une petite goutte de pus au fil que l'on retire ; une des incisions paroît souvent tout à fait fermée ; mais le cinquième jour elles comencent à donner des marques certaines de l'ap proche de la Petite-Vérole ; les bords comencent à avoir quelques points blancs ; on sent en passant le doigt sur l'incision une certaine dureté dans toute sa longueur ; les environs sont légèrement inflammatoires ; dans cet état les plaies ne supurent pas encore & sont presque fermées ; les jours suivans la plaie devient plus blanche, la dureté s'élargit, la rougeur devient plus considérable.

Souvent il y a tant soit peu de Fièvre le cinquième jour après l'Inoculation, plus ordinairement le sixième & quelquefois plus tard; ce qui est un signe heureux: Alors les Malades ressentent des douleurs aux aisselles, la tête devient ensuite pesante, les yeux humides, le visage rouge & un peu bouffi quelquefois: Quelques Malades ont perdu quelques gouttes de Sang par le nez; il y en a qui se plaignent d'une alternative de froid & de chaud; pendant les premiers jours les urines sont abondantes & crues, elles se chargent ensuite d'un sédiment blanc, & alors l'éruption n'est pas éloignée; elle se fait ordinairement le troisième jour de la Fièvre, ou au plus tard le quatrième; le plus souvent elle comence au bras au voisinage des plaies, ensuite au Visage, & par le reste du Corps.

Les nausées précèdent & accompagnent ordinairement l'éruption; il est rare qu'on vomisse; le délire n'est pas rare avant & pendant l'éruption; nous n'avons jamais observé de mouvemens convulsifs, de maux de reins, ni de douleurs d'Estomac, quoique ces derniers Symptomes soient assez ordinaires dans la Petite-Vérole naturelle.

Dès le second jour de l'éruption les Malades sont fort soulagés, la Fièvre & les autres Symptomes diminuent. La Petite-Vérole a été du genre des discrètes chez tous nos ma-

lades ; quelques uns n'ont eu que 5. ou 6. boutons au visage ; ceux qui l'ont eu avec le plus d'abondance n'en ont pas eu plus de 40. & à proportion par le reste du Corps.

L'éruption se fait en deux jours , ou trois au plus ; des qu'elle est finie , les plaies qui étoient come fermées s'ouvrent , & supurent plus abondamment ; la matière qui en découle est quelquefois si acre qu'elle excorie la peau ; les callosités tombent ensuite à peu près dans le tems de la maturité de la Petite-Vérole , & alors la plaie paroît sous la forme d'un petit ulcère qui pénètre la membrane graisseuse , & fournit beaucoup de matière.

Il arrive très rarement dans la Petite-Vérole inoculée , qu'il y ait la Fièvre de supuration ; l'on peut dire même qu'elle se termine quelquefois par la résolution , lors que la matière est très peu abondante , & alors les pustules sèchent avant què d'être parvenues à une parfaite maturité ; les boutons s'élèvent dans le tems de la supuration , blanchissent , ils sont environés d'un cercle d'un rouge vif à la base , ils jaunissent ensuite , sèchent & tombent en croûte. Cette Petite Vérole artificielle est contagieuse tout come la naturelle , elle se comunique non seulement par l'Inoculation , mais encore par les mêmes moïens que la naturelle ; c'est ce que nous avons eû occasion d'observer dans l'Hôpital

La Diète doit être plus exacte après qu'avant l'Inoculation; alors il faut avoir soin de se bien humecter, ne manger qu'une très petite quantité de viande & seulement à dîner; depuis l'Inoculation jusqu'à l'éruption l'on donnera tous les jours un lavement simple, si le Malade n'a pas le Ventre libre. Pendant tout ce tems là, il n'est pas nécessaire de garder le Lit; on doit être dans un air temperé, dix ou douze degrés de chaleur au dessus de la congélation suffisent au Thermomètre de Mr. de Reaumur, de même que pendant le cours de la Maladie. Dès que la Fièvre qui précède l'éruption, paroît, on retranchera la Viande, l'on ne donnera que du Bouillon; des Crèmes de Ris, de Gruaux d'Avoine cuits à l'eau & au beurre faix, auxquelles on ajoutera du Bouillon à la Viande bien doux; & cela de trois en trois heures une petite Ecuellée.

Le Malade gardera le lit dès que l'éruption comencera à se faire; les couvertures seront les mêmes qu'en santé; l'on facilitera l'éruption par une boisson abondante d'infusion de Thé ou de Mélisse, ou d'une décoction de Racines de Chiendent ou de Scorzonère, & par quelques prises de Confection d'Hyacinthe, ou de poudre seule *echelis cancerorum* ou avec quelques grains de Nitre; les Malades pourront en prendre deux prises dans le jour, une le matin & l'autre le soir.

L'éruption finie, l'on peut acorder aux Malades les jours suivans quelques Pommes cuites; ils pourront encore boire quelques tasses de Thé au lait, deux, trois ou même quatre fois par jour.

Lors que les pustules des bras & des jambes seront à peu près séchées, & que la Fièvre de supuration, (s'il en survient, ce qui est très rare) aura cessé, on donera un léger purgatif antiphlogistique come avant l'Opération, qu'on réitérera en laissant 3. jours d'intervale.

Un ou deux jours après ce dernier purgatif, l'on fera aux personnes d'un tempérament un peu sanguin une petite saignée au Bras, d'environ cinq ou six onces: Le sang que l'on tire alors est ordinairement légèrement inflammatoire; & quoique la Maladie soit alors finie, l'expérience a fait voir que pour prévenir les suites il étoit nécessaire de purger encore cinq ou six fois, en laissant 4. ou 5. jours d'intervale entre chaque purgation.

Si contre toute atente il survenoit pendant le cours de la Maladie quelque accident imprévenu, l'on y remédieroit de la même manière que dans la Petite-Verole naturelle; en particulier les mouvemens convulsifs qui peuvent précéder l'éruption exigent un vésicatoire à la nuque.

Ce seroit bien tems de finir, & nous le ferions, si nous ne croions pas devoir répor-

dre en peu de mots à quelques objections qu'on a faites contre l'Inoculation. Les adversaires de cette Méthode opoſent que l'Inoculation donne bien la Petite-Vérole, mais n'exempte point de la reprendre dans la ſuite. Ce raifonnement ne prouve rien ; car qu'eſt ce que l'Inoculation, ſinon un moyen plus ſur de procurer la Petite-Vérole par contagion ; or l'expérience démontre que ceux qui ont la Petite-Vérole naturelle par contagion en ſont à l'abri dans la ſuite ; à quoi nous ajouterons que depuis 30. ans que l'inſertion eſt en uſage en Angleterre l'on ne ſauroit citer aucune obſervation de perſones qui, après avoir eu la Petite-Vérole par cette voie, l'aient eue enſuite naturellement.

On objecte encore que l'Inoculation donne la Petite-Vérole à gens qui ne l'auroient peut être jamais, & les met en danger de la vie. Nous avouons de bone foi qu'il peut y avoir quelque choſe de vrai dans cette Objection ; mais nous remarquerons 1°. qu'il eſt ſûr que l'inſertion ne donne pas la Petite-Vérole à ceux qui l'ont déjà eue, l'expérience en a été faite pluſieurs fois en *Angleterre* ; & dans *Genève* une Demoifelle qui avoit eu un ſeul grain de Petite-Verole au front s'étant fait inoculer dans l'idée que ce grain unique ne ſuſſoit pas, & dans l'eſpérance de ſe délivrer pour l'avenir de cette maladie, la

Petite-Vérolé ne parut point , quoique l'opération eut été parfaitement bien faite ; les plaies se fermèrent d'abord , & cette Demoiselle n'eut pas le moindre mal. 2°. Que l'infertion ne donne pas toujours la Petite-Vérole à ceux qui ne l'ont pas eue ; les Observations faites en *Angleterre* & recueillies par *Mr. Jurin* font voir que sur cent inoculés il y en a près de quatre qui ne la prennent pas ; ce qui fait à peu près la proportion entre ceux qui ont la Petite-Verole naturelle & ceux qui ne l'ont jamais. 3°. En suposant que l'infertion donne quelquefois la Petite-Vérole à des Persones qui auroient pu l'éviter , outre qu'elles l'ont heureusement , elles sont par là délivrées de la crainte perpétuelle de l'avoir ; ce qui est un très grand avantage : Il y a plus ; l'incertitude même de prendre la Petite-Verole naturelle peut mettre en danger de la vie , puis qu'elle est souvent cause que l'on ne donne pas à ces Persones les secours convenables au comencement de différentes maladies que l'on prend pour la Petite Vérole. 4°. Enfin si l'on considère que le danger qu'il y a dans l'Inoculation , est presque nul , l'on trouvera qu'il est beaucoup plus prudent de se faire inoculer , que de s'exposer à prendre la Petite-Vérole naturellement.

L'on opose encore qu'outre la petite-Vé-

role l'on peut procurer par l'Inoculation les principes d'autres maladies encore plus facheuses. Cette objection prouve seulement que l'on doit être soigneux à ne prendre le levain de la Petite-Vérole pour inoculer, que de personnes bien saines, principalement des Enfans; ce dont nous convenons. Il y a même des Observations faites en *Angleterre* qui font voir que ce danger est chimérique; on a inoculé des Criminels avec de la matière prise de gens qui avoient la galle, la grosse Verole &c. sans qu'il en soit résulté aucune mauvaise suite; ce qui confirme la reflexion judicieuse du Docteur *Mead*, qu'il est très difficile de concevoir comment le pus de la Petite Verole qui est chargé d'un levain particulier, se trouveroit encore infecté d'un levain d'une autre espèce.

On a objecté encore la nouveauté de l'Inoculation relativement à ce Pais; mais aujourd'hui cette objection tombe entièrement.

Enfin quelques Personnes disent que c'est tenter la Providence, que de s'exposer au danger d'une maladie qui n'est pas si universelle que plusieurs n'en soient jamais atteints, & que du moins l'insertion en anticipe le tems. Le succès doit décider cette question; or le fait est que la Petite-Vérole inoculée est presque sans danger, qu'au contraire la P. Vérole naturelle en a beaucoup;

pourquoi donc refuser de se rendre à une méthode si salutaire? N'est ce pas plutôt tenter cette adorable Providence, & se mettre dans le cas d'un Home, qui atteint d'une dangereuse Maladie, négligeroit tous les secours que l'art peut fournir, & n'attendroit sa guérison que de la seule Nature?

Il nous reste, *Messieurs*, deux réflexions à faire avant que de finir; la première regarde le stile de notre Lettre; nous n'avons pas eû le tems de le rendre plus correct; nous n'avons cherché qu'à nous faire entendre; & à être clairs, & nous croions avoir réüssi; la seconde est que nous sommes autant disposés à fournir tous les Eclaircissemens qu'on pourra & voudra nous demander sur l'Inoculation, qu'éloignés d'entrer dans tout ce qui pourroit sentir la Dispute. Nous avons l'honneur d'être, &c.

GENÈVE le 24. Août 1751.

Age des Persones que nous avons inoculé & leur nombre.

Cinq de 5. ans, une de 8. ans, deux de 11. ans, deux de 14. ans, quatre de 17. ans, une de 22. ans, une de 30. ans. En tout 16.

En outre on a inoculé deux autres personnes, une de 20. & une de 23. ans; sans parler d'une Demoiselle de gans, qui ne prit pas la Petite-Vérole, en aiant eu un grain.



NOUVELLES

Curieuses & intéressantes des Sciences & des Arts.

P A R I S.

Nous avons reçu le Programme de l'Ouvrage le plus vaste, le mieux digéré, le plus utile & le plus important pour les Sciences, les Arts & les Métiers, qui ait jamais paru. Suivant le Projet, dont on a lieu d'espérer la plus heureuse exécution, vû les grands talents des Editeurs, & les soins qu'ils se donnent, toutes les richesses de la République des Lettres, toutes les Connoissances humaines, depuis la Création jusques à nous, se trouveront réunies, étalées, présentées dans un ordre, une liaison, une clarté, une précision admirables & des plus propres à l'instruction des Hommes de tout état & de toute profession. Nôtre Siècle, illustré & éclairé par la brillante Lumière que cet excellent Ouvrage va répandre, la portera dans les Siècles futurs; ceux-ci la perfectionneront & la rendront toujours plus

N lu-

lumineuse, à mesure que l'Esprit humain fera de nouvelles Découvertes; & la mémoire de l'illustre Société de Gens de Lettres, à qui on sera redevable de ces précieux avantages, sera consacrée à l'Immortalité. Un Trésor, tel que celui que l'on offre au Public, mérite bien qu'on entre dans quelque détail pour le lui faire conoitre. Voici le Titre de l'Ouvrage.

ENCYCLOPEDIE *, ou DICTIONAIRE *raisonné des Sciences, des Arts & des Métiers, recueilli des meilleurs Auteurs, & particulièrement des Dictionnaires Anglois de Chambers, d'Harris, de Dyche, &c. Par une Société de Gens de Lettres. Mis en ordre & publié par Mr. DIDEROT; & quant à la partie Mathématique, par Mr. d'ALEMBERT de l'Académie Roïale des Sciences de Paris & de l'Académie Roïale de Berlin &c. X. Volumes in-folio, dont deux de Planches en Taille douce. A Paris chez Briasson, David l'ainé, Le Breton, Imprimeur ordinaire du Roi, & Durand M. DCCLI. Avec Aprobation & Privilège du Roi.*

D'entrée le Programme annonce, que l'Ouvrage proposé par Souscription, n'est plus un Ouvrage à faire, que le Manuscrit & les Dessins en sont complets; qu'il n'aura pas

* Le mot Encyclopédie signifie Enchaînement des Sciences.

pas moins de 8. Volumes de Matière, & 2. avec 600. Planches en Taille douce, lesquels se succéderont sans interruption. En éfet, il est connu que Mrs. *Diderot* * & d'*Alembert*, si distingués dans le Monde savant, travaillent depuis nombre d'années à la composition & à l'arrangement de cet Ouvrage immense, dont le 1er. Tome vient de sortir de la Presse, & on fait que l'on continue en diligence l'impression des autres Volumes, dans l'Imprimerie Royale & dans les autres, que le Titre indique.

Le Programme expose ensuite, avec beaucoup de netteté & d'élégance, la nature de l'Ouvrage & les moyens employés pour son exécution.

En réduisant, dit-on, sous la forme de Dictionnaire tout ce qui concerne les Sciences & les Arts, on s'est proposé non seulement de donner, en ce genre, un Livre, qu'on pût consulter aisément sur toutes les Matières, & qui servit à guider ceux qui travaillent à l'instruction des autres, & à éclairer ceux qui s'instruisent pour eux mêmes; mais de plus on a eu en vûe de faire sentir les secours mutuels que les Sciences & les Arts se

N 2

pré-

* Voiés ce que nous avons dit de Mr. *Diderot* dans nos Nouvelles Littéraires, Journal de Novembre 1749. p. 429. & suivantes.

prérent ; d'user de ces secours , pour en rendre les principes plus sûrs & leurs conséquences plus claires ; d'indiquer les liaisons éloignées ou prochaines des Êtres qui composent la Nature , & qui ont occupé les Hommes ; de montrer , par l'entrelacement des racines & par celui des branches , l'impossibilité de bien connoître quelques parties de ce tout, sans remonter ou descendre à beaucoup d'autres ; de former un Tableau général des efforts de l'Esprit humain dans tous les genres & dans tous les Siècles ; de présenter ces Objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable ; & de vérifier , s'il étoit possible , disent les Editeurs , leur Epigraphe , ou Titre de l'Ouvrage , par leur succès.

Jusques ici , continue-t'on , personne n'avoit conçu ou du moins exécuté un Ouvrage aussi grand. *Leibnitz* , qui en sentoit les difficultés , desiroit qu'on les surmontât. Ce Savant n'ignoroit pas qu'il y avoit des *Encyclopédies* , lors qu'il en demandoit une ; mais la plupart avoient paru avant le siècle dernier , & de puis on a fait de grands progrès dans les Sciences & dans les Arts. Combien de Vérités découvertes aujourd'hui , qu'on n'entrevoioit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'é-

n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les Loix de la saine Critique étoient entièrement ignorées. *Descartes*, *Boyle*, *Huygens*, *Newton*, *Leibnitz*, *Bernoulli*, *Locke*, *Bayle*, *Pascal*, *Corneille*, *Racine*, *Bourdaloue*, *Bossuet* &c. ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'Esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans : Un autre Esprit, moins fécond peut être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

Les Découvertes des Grands Homes du Siècle passé & des Compagnies savantes, ont ofert, à la vérité, de puissans secours pour former un Dict. encyclopédique ; mais l'augmentation prodigieuse des Matières a rendu un tel Ouvrage plus grand & plus difficile. Ce qui a paru jusqu'ici en ce genre a été très imparfait, sans en excepter l'*Encyclopédie de Chambers*, dont on a publié à *Londres* un si grand nombre d'Editions rapides, & qui mérite les honneurs qu'on lui rend. Cet Auteur a bien senti le mérite de l'Ordre encyclopédique, ou de la Chaîne, par laquelle

on peut descendre fans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, & remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes; passer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre; & s'il est permis de s'exprimer ainsi, faire, sans s'égarer, le tour du Monde Littéraire. Le Plan & le Dessin de son Dictionnaire sont excellens; mais l'exécution ne s'en est pas ensuivie. Il lui étoit impossible de renfermer en 2. Vol. fol. tout ce qui concerne les Sciences & les Arts; aussi combien d'omissions rendent cet Ouvrage imparfait, nuisent à la forme & au fond, & rompent l'enchainement qui doit s'y trouver.

L'Encyclopédie de *Chambers* n'est point la baze sur laquelle on ait édifié celle que l'on annonce: Il est simplement dans la Classe des Auteurs que l'on a particulièrement consultés, & la disposition générale est la seule chose qui soit comune entre ces deux Ouvrages.

Le premier pas qu'il y avoit à faire vers l'exécution raisonnée & bien entendue d'une *Encyclopedie*, c'étoit de former un Arbre Généalogique de toutes les Sciences & de tous les Arts, qui marquât l'origine de chaque
Bran-

Branche des Connoissances humaines, les liaisons qu'elles ont entr'elles & avec la Tige comune, & qui sert à rapeller les différens Articles à leur Chefs. Il s'agissoit de renfermer en une page le Canevas d'un Ouvrage, qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs Volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les *Connoissances des Hommes*. Cet Arbre pouvoit être formé, soit en rapportant aux diverses Facultés de l'Ame nos différentes Connoissances, soit en les rapportant aux Etres qu'elles ont pour objets. En ce dernier cas l'embaras étoit d'autant plus grand, qu'il y avoit plus d'arbitraire. La Nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre, & sans aucune division fixe & déterminée: Tout s'y succède par des nuances insensibles; & sur cette Mer d'Objets qui nous environent, s'il en paroît quelques uns, come des pointes de Rochers, qui semblent percer la surface & dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des Systèmes particuliers, qu'à des Conventions vagues, & qu'à certains Evénemens étrangers à l'Arrangement physique des Etres & aux vraies Institutions de la Philosophie. C'est donc des Facultez de l'Ame, que les Auteurs de l'*Encyclopédie* que nous annonçons, ont déduit les Connoissan-

ces humaines. Ils donent à la fin du Programme cet Arbre Généalogique des Sciences & des Arts, avec l'enchaînement des Idées, qui les ont dirigés dans cette vaste opération.

Ce Système figuré des Connoissances humaines est si clair, si méthodique, que l'on ne peut s'empêcher d'y reconoitre des Auteurs qui possèdent toute l'étendue de leur Travail, sa distribution, ses divisions & subdivisions, ses liaisons & son enchaînement; des Auteurs d'une vaste érudition, d'un goût sûr & exquis, qui savent manier leurs Matières avec ordre, netteté, précision, délicatesse, solidité, & qui portent par tout la lumière la plus brillante, même dans les Esprits les moins Clairs-voians: On y voit entr'autres un Phénomène assez rare; des Savans qui savent allier une grande & inestimable Modestie, avec les précieux Trésors de la Science.

Si nous pouvions inferer ici le Système & le Programme en entier, on conviendrait généralement, que nous n'outrons rien, & ceux qui seront à portée de le voir entre nos mains, ou qui pourront se le procurer, s'en convaincront aisément. Un Canevas, tel que celui où nous nous voions bornés, donera cependant une idée de cet Ouvrage, & de sa distribution. Voici un précis de ce Système, extrait du Programme.

Les ETRES PHYSIQUES agissent sur les Sens. Les impressions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'Entendement. L'ENTENDEMENT ne s'occupe de ses perceptions, que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la MEMOIRE, la RAISON, l'IMAGINATION. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire; ou il les examine, les compare & les digère par la Raison; ou il se plaît à les imiter & à les contrefaire par l'Imagination. D'où il résulte une distribution générale de la Connoissance humaine, qui paroît assez bien fondée; en Histoire, qui se rapporte à la Mémoire, en Philosophie, qui émane de la Raison; & en Poésie, qui naît de l'Imagination.

MEMOIRE, d'où nous vient l'Histoire. L'HISTOIRE est des Faits. Les Faits sont, ou de Dieu, ou de l'Homme, ou de la Nature. Les Faits, qui sont de Dieu appartiennent à l'Histoire Sacrée. Les Faits, qui sont de l'Homme appartiennent à l'Histoire Civile, & les Faits qui sont de la Nature, se rapportent à l'Histoire Naturelle. 1°. L'HISTOIRE SACRÉE se distribue en Histoire Sacrée ou Ecclésiastique proprement dite, où l'Événement a précédé le récit; & en Histoire des Prophéties, où le récit a précédé l'événement. 2°. L'HISTOIRE CIVILE, cette Branche de l'Histoire

Universelle, se distribue, suivant ses objets, en *Histoire Civile proprement dite* & en *Histoire Littéraire*: Elle peut se sous-diviser en *Mémoires*, en *Antiquitez*, & en *Histoire complète*.

3°. L'HISTOIRE NATURELLE est donnée par la différence des *Faits* de la Nature. Ou la Nature est uniforme & suit un Cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *Corps célestes*, les *Animaux*, les *Végétaux* &c. ou elle semble forcée & dérangée de son Cours ordinaire, come dans les *Prodiges*, les *Monstres* &c. ou elle est contrainte & pliée à divers usages, come dans les *Arts*. UNIFORMITÉ DE LA NATURE, première Partie d'*Histoire Naturelle*, qui se distribue en *Histoire Céleste*, ou des *Astres*, de leurs mouvemens, apparens sensibles &c. en *Histoire des Méteores*, come *Vents*; *Pluies*, *Tempêtes*, *Tonnerres*, *Aurores Boréales* &c.; en *Histoire de la Terre* & de la *Mer*; &c. ou des *Montagnes*, *Fleuves*, *Rivières*, *Courans*, *Flux* & *Reflux*, *Sables*, *Terres*, *Forêts*, *Isles*, *Figures des Continents* &c.; en *Histoire des Minéraux*; en *Histoire des Végétaux*, & en *Histoire des Animaux*: D'où résulte une *Histoire des Elémens*, de la *Nature aparente*, des *Essets sensibles*, des *Mouvements* &c. du *Feu*, de l'*Air*, de la *Terre*, & de l'*Eau*.

ERREURS, ou ÉCARTS DE LA NATURE, seconde

conde Partie d'*Histoire Naturelle*, qui doit suivre la même division : La Nature pouvant operer des Prodiges dans les Cieux, dans les Régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses entrailles, au fond des Mers, en tout & par tout. USAGES DE LA NATURE, troisième Partie d'*Histoire Naturelle*; qui est aussi étendue que l'emploi que les Hommes font des Productions de la Nature, dans les Arts, les Métiers & les Manufactures. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monoieur*, du *Bateur-d'Or*, du *Fiseur d'Or*, du *Tireur d'Or*, du *Plameur* &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joïalier*, du *Graveur en Pierres fines* &c. ; au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuserie*, la *Coutellerie* &c. ; au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrierie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier* &c. ; au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Taneur*, *Peaucier* &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*, *Galoniers*, *Boutonniers*, *Ouvriers en Velours*, *Satins*, *Damas*, *Etofes brochées*, *Lustrines* &c. au travail & à l'emploi de la Terre,

la

la *Poterie de terre*, la *Faïance*, la *Porcelaine* &c. au travail & à l'emploi de la *Pierre*, la partie mécanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur* &c. ; au travail & à l'emploi des *Bois*, la *Méuniserie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie* &c. ; & ainsi de toutes les autres *Matières*, & de tous les autres *Arts*, qui font au nombre de plus de deux cents cinquante.

RAISON, d'où procède la *Philosophie*. La PHILOSOPHIE, ou la portion de la Connoissance humaine, qu'il faut rapporter à la *Raison*, est très étendue. Il n'est presque qu'aucun *Objet* aperçû par les sens, dont la *Réflexion* n'ait fait une *Science*. Mais dans la multitude de ces *Objets*, il y en a quelques uns, qui se font remarquer par leur importance, *quibus abscinditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les *Sciences*. Ces Chefs sont DIEU, à la connoissance duquel l'Home s'est élevé par la réflexion sur l'*Histoire Naturelle* & sur l'*Histoire Sacrée*; l'HOME, qui est sûr de son existence par conscience ou sens interne; la NATURE, dont l'Home a appris l'*Histoire* par l'usage de ses sens extérieurs. Dieu, l'Home & la *Nature* fournissent donc, aux Auteurs de l'*Encyclopédie*, une distribution générale de la *Philosophie*, ou de la *Science*, car ces

mots

mots sont synonymes , & ils la distinguent en *Science de Dieu* , *Science de l'Homme* , *Science de la Nature*. 1°. SCIENCE DE DIEU. L'Histoire Sacrée & l'Histoire de la Nature, ou plutôt la réflexion sur ces Histoires, nous a conduit à la Connoissance de Dieu. Mais le progrès naturel de l'Esprit humain est de s'élever des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former à chaque pas une Science; ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à chaque Science déjà formée : Ainsi la notion d'une Intelligence créée, infinie &c. que nous rencontrons dans la Nature , & que l'Histoire Sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie & unie à un Corps, que nous apercevons dans l'Homme , & que nous supposons dans la Brute , nous ont conduits à la notion d'une Intelligence créée, finie , qui n'auroit point de Corps, & de là à la notion générale de l'Esprit. Nous avons donc eu , dans un Ordre renversé , la *Science de l'Esprit* , ou la *Pneumatologie* , ou ce qu'on appelle communément *Métaphysique particulière*. Cette Science s'est distribuée : En *Science de Dieu* , ou *Théologie naturelle* , qu'il a plu à Dieu de rectifier & de sanctifier par la Révélation ; d'où *Réligion* & *Théologie proprement dite*; d'où
par

par abus, *Superstition* : En *Doctrine des Esprits bien & mal faisans*, ou des *Anges & des Démon*s ; d'où *Divination* & la chimère de la *Magie noire* : En *Science de l'Âme*, qu'on a sous-divisée en *Science de l'Âme raisonnable*, & en *Science de l'Âme sensitive ou des Bêtes*. 2°. SCIENCE DE L'HOMME. La distribution de la Science de l'Homme nous est donnée par celle de ses facultez, qui sont principalement l'*Entendement* & la *Volonté* ; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité* ; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'un est le but de la LOGIQUE, l'autre est celui de la MORALE. La LOGIQUE peut se distribuer en *Art de penser*, en *Art de retenir ses pensées*, & en *Art de les communiquer*. La MORALE est, ou générale, ou particulière : La *Morale générale*, doit traiter de la *réalité du bien & du mal moral* ; de la *nécessité de remplir ses devoirs*, d'être *bon, juste, vertueux &c* : La *Morale particulière* se distingue en *Jurisprudence Naturelle*, ou Science des Devoirs de l'Homme seul ; en *Jurisprudence Oeconomique*, ou Science des Devoirs de l'Homme en Famille ; en *Jurisprudence Politique*, ou Science des Devoirs de l'Homme en Société. 3°. SCIENCE DE LA NATURE. Nos Savans Auteurs distribuent la *Science de la Nature*, en *Phisique*, *Mathé-*
mat.

matique, & *Métaphisique générale*. Nous tenons encore, *disent-ils*, cette distribution de la réflexion & de notre penchant à généraliser. Nous avons pris par les sens, la Connoissance des Individus réels; *Soleil*, *Lune*, *Sirius* &c, *Astres*; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau* &c, *Elémens*; *Pluies*, *Neiges*, *Grêles* *Tonnerres* &c, *Météores* Nous avons pris en même tems la connoissance des abstraits, *couleur*, *son*, *saveur*, *odeur*, *densité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *moulesse*, *dureté*, *fluidité*, *solidité*, *roidéur*, *éclasticité*, *pesanteur*, *légereté* &c. *figure*, *distance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impenétrabilité*, *existence*, *possibilité*. Ils distinguent les abstraits, qui conviennent à tous les Individus réels, & ceux qui ne conviennent qu'à une certaine collection d'Individus; & de cette distinction ils établissent la *Métaphisique générale*, ou *Ontologie*, ou *Science de l'Etre en général*, les *Mathématiques*, la *Phisique*. A ces différens égards ils entrent dans des Subdivisions intéressantes de toutes les Sciences qui en dérivent, dans lesquelles la brieveté que nous nous sommes proposé ne nous permet pas de les suivre. Après avoir parlé de la *Chimie*, de l'*Alchimie*, de la *Magie naturelle* &c. ils finissent le Philosophique de la Connoissance humaine, qui se raporte à la *Raison*, par cette judicieuse

Ré-

Réflexion: *La Nature a ses écarts & la Raison ses abus: Nous avons rapporté les Monstres aux écarts de la Nature; & c'est à l'abus de la Raison qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts, qui ne montrent que l'avidité, la méchancete, la superstition de l'Home, & qui le deshonnorent.*

IMAGINATION, d'où naît la Poésie. L'Histoire a pour objet les Individus circonscrits par le tems & par les lieux; & la Poésie, les Individus imaginés à l'imitation des Etres historiques. Il ne seroit donc pas étonnant que la Poésie suivit une des distributions de l'Histoire. Mais les différens genres de Poésie & la différence de ses Sujets, en offrent deux distributions très naturelles. Ou le Sujet d'un Poeme est sacré, ou il est profane: Ou le Poete raconte des choses passées, ou il les rend présentes, en les mettant en Action; ou il donne du Corps à des Etres abstraits & intellectüels. La première de ces Poésies sera *Narrative*; la seconde *Dramatique*; la troisième *Parabolique*. Le *Poeme Epique*, le *Madrigal*, l'*Epigramme* &c. sont ordinairement de Poésie *narrative*; la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, l'*Eglogue* &c. de Poésie *dramatique*; & les *Allégories* &c. de Poésie *parabolique*. Quant à la *Verseification*, envisagée come une qualité du *Stile*, elle est

renvoïée & traitée à l'Article de l'Art Oratoire. Une Réflexion équivalente à celle qui est à la fin du Philosophique, termine la Partie Poétique: *La Poésie*, disent nos Illustres Auteurs, *à ses Monstres come la Nature; il faut vinetter de ce nombre toutes les Productions de l'Imagination dérèglée, & il peut y avoir de ces Productions en tous genres.*

Sur l'Objection que l'Ordre alphabétique peut détruire la liaison du Système, les Éditeurs répondent, que cette liaison consistant moins dans l'arrangement des Matières, que dans les rapports qu'elles ont entr'elles, rien ne peut l'anéantir, & qu'ils auront soin de la rendre sensible par la disposition des Matières dans chaque Article, & par l'exactitude & la fréquence des renvois.

Une Matière d'une aussi vaste étendue, ne pouvoit être traitée par un seul Homme. Celui, qui s'anonce pour savoir tout, *disent judicieusement les Éditeurs*, montre seulement qu'il ignore les limites de l'Esprit humain. Ainsi, pour soutenir un poids aussi grand, perfectionner l'Ouvrage autant qu'il seroit possible, les Auteurs de l'*Encyclopédie* jugèrent à propos de se partager le travail, & ils jettèrent d'abord les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les

genres particuliers qu'on avoit à leur confier : Ils distribuèrent à chacun la partie qui lui convenoit ; les Mathématiques ; au Mathématicien ; les Fortifications à l'Ingénieur , la Chimie au Chimiste ; l'Histoire ancienne & moderne à un Homme versé dans ces deux parties ; la Grammaire à un Auteur connu par l'Esprit philosophique , qui règne dans ses Ouvrages ; la Musique , la Marine , l'Architecture , la Peinture , la Médecine , l'Histoire naturelle , la Chirurgie , le Jardinage , les Arts libéraux , les principaux d'entre les Arts mécaniques , à des Hommes , qui ont donné des preuves d'habileté dans ces différens genres. De cette manière , chacun n'ayant été occupé , que de ce qu'il entendoit , a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes , & d'ajouter aux secours qu'il en a tirés des Connoissances puisées dans son propre fonds. Personne ne s'est avancé sur le terrain d'autrui , ni ne s'est mêlé de ce qu'il n'entendoit pas. Ces différentes mains ont apposé à chaque Article , le Stile propre à la Matière qu'ils traitoient. Chaque chose a son coloris , & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité ; mais la pureté du Stile , la clarté & la précision seront des qualités communes à tous les Articles.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les Traitez sur les Arts Libéraux se sont multipliés sans nombre ; la République des Lettres en est inondée. Mais combien peu donent les vrais principes ? Combien d'autres les étouffent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténèbres affectées ? Combien dont l'Autorité en impose, & chez qui une Erreur placée à côté d'une Vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle même à la faveur de ce Voisinage ? On eut mieux fait sans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de là que les principes ont été tirés. A leur exposition claire & précise, on a joint des exemples, ou des autorités constamment reçues : On a cité dans le corps des Articles les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est apuié ; rapportant leur propre, texte, quand il est nécessaire ; comparant par tout les opinions ; balançant les raisons ; proposant des moyens de douter ou de fortir de doute ; décidant même quelquefois ; détruisant autant que possible les erreurs & les préjugcz ; & tâchant sur tout de ne les pas multiplier & de ne les point perpétuer, en protégeant sans exam-

men des sentimens rejettés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçues. On n'a pas craint de s'étendre lors que l'intérêt de la Vérité & l'importance de la Matière le demandoient.

L'Empire des Sciences & des Arts est un Monde éloigné du Vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des Relations fabuleuses. Il étoit important d'affirmer les vraies, de prévenir les fausses, de fixer des points d'où l'on partit, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits; on ne compare des expériences, on n' imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant come le premier pas celui où les grands Homes ont terminé leur Course. C'est le but que les Auteurs de l'*Encyclopédie* se sont proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts Libéraux, l'Histoire de leur origine & de leurs progrès successifs.

Outre les richesses qu'ils ont puisées dans ces différens Auteurs, on leur a communiqué ou fourni divers Manuscrits précieux. Ils citent entr'autres M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & des Belles Lettres de BERLIN, qui avoit

avoit médité un Dictionnaire à peu près semblable, & qui leur a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avoit exécuté. Ils ont eu aussi des Recherches, des Observations, que chaque Artiste ou Savant, chargé d'une partie du Dictionnaire, renfermoit dans son Cabinet; ainsi le Public profitera, par cette voie de plusieurs Fonds Littéraires dont il n'auroit peut être jamais eu connoissance. Mais ce qui contribuera encore à la perfection de cet Ouvrage, ce sont les secours obligeans, disent-ils, qu'ils ont reçus de tous côtés: Protection de la part des GRANDS; accueil & communication de la part des Savans; Bibliothèques publiques; Cabinets particuliers, Recueils, Porte-feuilles &c. tout leur a été ouvert. Ici les Auteurs reconnoissent en particulier combien ils sont redevables à M. l'Abé SALLIER, Garde de la Bibliothèque du Roi, qui leur a permis de choisir dans le riche Fond, dont il est Dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumière ou des agrémens sur l'*Encyclopédie*.

D'un autre côté ils se sont procuré par Argent, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de la pure bienveillance. C'est sur tous la partie des Arts mécaniques qui leur a occasioné bien des recherches & bien de la dépense. On a eu re-

cours aux Ouvriers, & on s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume: On est allé dans leurs Ateliers, prendre les informations & les desseins nécessaires, écrire sous la dictée des Artistes, exercer avec eux, la fonction dont se glorifioit *Socrate*, la fonction pénible & délicate de faire acoucher les Esprits. L'Artiste rencontrera dans cet Ouvrage des vues, qu'il n'eût peut être jamais eues, & des Observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs Années de travail. On y offre au Lecteur studieux, ce qu'il eût appris d'un Artiste, en le voiant operer pour satisfaire sa curiosité; & à l'Artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe, pour s'avancer à la perfection.

Les Figures & les Planches concernant les Sciences, les Arts Libéraux & les Arts mécaniques iront au delà de 600. dont la gravure répondra à la perfection des Desseins.

Enfin dans l'Ouvrage dont il s'agit, on traite des Sciences & des Arts, de manière qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire; on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque Matière; les Articles s'expliquent les uns par les autres, & la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. En un mot ce Dictionnaire universel peut tenir lieu de Bibliothèque dans tous les genres à

un Homme du Monde, & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession.

Les Auteurs de cet Ouvrage terminent leur Programme, par un trait de sincérité & de modestie qui leur fait honneur. „ Malgré „ les secours & les travaux, *disent-ils*, dont „ nous venons de rendre compte, nous „ déclarons sans peine, au nom de nos Col- „ légues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à convenir de notre infuëfancè, & à profiter des lumières qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité; tant nous sommes persuadés que la perfection dernière d'une *Encyclopédie* est l'ouvrage des Siècles. Il a falu des Siècles pour comèncer; il en faudra pour finir; mais A LA POS-
TERITE', ET A L'ÊTRE QUI NE
MEURT POINT.

Le prix de cet Ouvrage par Souscription avoit d'abord été fixé à L. 280. Argent de France, mais le premier Tome étant sorti de Presse, on l'a augmenté de L. 24. ainsi il coutera L. 304. de France, pour ceux qui souscriront présentement; & les paiemens se feront come suit.

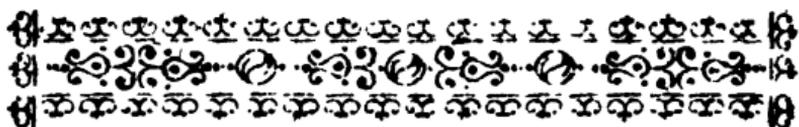
En souscrivant	L. 84.
En recevant le I. Volume	36.
En Décemb. prochain, en retirant le II.	24.
En Juin 1752. le III.	24.
En Décembre suivant le IV.	24.
En Juin 1753. le V.	24.
En Décembre suivant le VI.	24.
En Juin 1754. le VII.	24.
En Décemb. suivant, les VIII. IX. & X.	40.

L. 304.

On peut voir le Programme chez les Editeurs de ce Journal & souscrire chez eux, ou chez le Sr. SINNET, Marchand Libraire à Neuchâtel.

Ce même Libraire avertit le Public qu'il a reçu tout récemment un bel Assortiment de Livres, de France & de Hollande &c. qu'il donne à un prix très raisonnable.





T R A I T S

*Originaux de l'Avarice d'un Riche Négociant
d'Angleterre, extraits d'une Lettre de
LONDRES, du 26. Juin 1751.*

A Caldbeck, dans le Duché de Cumberland, il y a un Négociant, dont on ne nous a désigné le nom que par ces Lettres *J. F. H. K. de M-d-le*. Cet Home, aussi avare que riche, loin d'avoir jamais aimé les Femmes, avoit toûjours fui le Mariage, par la raison que cet Etat entraîne avec lui trop de dépenses. Une Femme, des Enfans, des Domestiques à nourrir, à entretenir, quelle profusion, quelle ruine, quelle dissipation ! Où peut on trouver assez d'argent pour tout cela ? Par ces raisons, que son extrême Avarice lui suggéroit, nôtre Anglois avoit passé plus de cinquante ans dans le Célibat, & ne s'étoit occupé, pendant tout ce tems, que du soin d'augmenter ses Trésors. La réputation qu'il avoit d'être fort riche, come il l'étoit éfectivement, excitoit l'attention de bien des Pères de Familles, qui, plutôt pour l'amour de son Bien, que de sa Personne, auroient

vou-

voulu lui donner leurs Filles en Mariage. Chacun lui faisoit amitié, & le courtoisoit dans cette vie; mais nôtre Commerçant, en garde contre la Séduction, n'avoit des yeux que pour ses Richesses, qui possédoient toutes ses inclinations.

On dit assés comunément, que c'est une oeuvre méritoire que de tromper les Avars, & bien des gens sont dans cette persuasion. Un Négociant, qui avoit une très jolie Fille à marier, forma le projet de mettre ce Riche *Anglois*, dans une espèce de nécessité de l'épouser. Come ils étoient ensemble en relation d'Affaires, & se voioient par cette raison très souvent, il l'invita, il y a quelques Mois, à souper, & pour le mieux attirer, il lui parla d'un Achat de Marchandises, qu'il vouloit faire, & qu'il étoit en état de lui fournir. Atiré par l'apais du gain & par la bone chère, qu'il ne refusoit jamais, lors qu'elle ne lui coutoit rien, nôtre *Harpagon* ne se fit pas presser. Il va souper chez le Négociant, qui le régale au mieux, & le fait boire de même. Dès que celui-ci vit, que le Vin, que son Confrère ne haïsoit pas, operoit, & l'avoit mis de fort bone humeur, il redouble la doze, & fait cette occasion, pour exécuter le projet qu'il avoit médité.

Nos

Nos deux Marchands parlent d'Affaires, & conclüent ensemble un Marché de *Deux-Mille Livres Sterling* en Marchandises, que l'Avare vendit assés cher à l'Acheteur; mais celui-ci, qui avoit dessein de l'attraper, s'en embarassa fort peu.

Le Marché concludu & arrêté, on se remet à boire sur nouveaux fraix; enfin pour le consommer, l'Acheteur fit au Vendeur un Billet de la Söme à quoi l'Achat se montoit; *payable le jour de ses Nöces*. L'Avare, qui ne se défoit nullement du tour que son Confrère vouloit lui jouer, & à qui le Vin, d'ailleurs, avoit un peu troublé la väe, ne s'aperçüt point de cette Clause. On dressa ensuite la Facture des Marchandises, qui devoient être livrées, avec les prix convenus; elle füt signée par le Vendeur, qui s'engagea à fournir & envoyer dès le lendemain, à l'Acheteur, les Marchandises y énoncées. Le Marché füt exécuté; sans que nôtre *Harpagon* soupçonat rien. Come il croioit avoir veudu à six Semaines de terme, ainsi qu'ils en étoient en usage ensemble, il atendit cette échéance pour exiger son dü. A la demande qu'il en fit, le Débiteur répondit, qu'il acquitteroit son Billet, lors qu'il auroit rempli la Clause qui y étoit portée, & que
jus-

Jusques à ce tems là, il n'avoit aucun droit d'en requérir le paiement. Cette réponse consterne l'Avare: Il court à son Comptoir, cherche le Billet dont il s'agit, & y lit avec une surprise & un chagrin inexprimables la fatale Clause qui atenoit à sa liberté.

Que l'on se figure, s'il est possible quel fût alors son embarras! On a vû la répugnance qu'il avoit pour le Mariage, & les raisons sur lesquelles il la fondeoit. D'un autre côté il étoit question de 2000. *Livre Sterling*, Some immense pour un Avare, quelque riche qu'il puisse être. Perdre cette Some, autant valoit pour lui perdre la Vie: Prendre Femme, & se jeter dans toutes les dépenses qu'entraîne un Ménage, c'étoit lui arracher l'Âme. Qu'elle fâcheuse alternative! Comment sortir de ce labyrinthe!

Il essaya de s'en tirer, en proposant à son Débiteur un quart de rabais sur les Marchandises qu'il lui avoit vendues; mais celui-ci, qui croïoit le tenir dans ses filets, ne voulut point y entendre, & lui dit, pour toute réponse, qu'il s'en tenoit à l'Acord fait entr'eux expressément stipulé dans son Billet. Dans ces entrefaites, il lui fit secrètement proposer sa Fille en Mariage, par des Amis comuns: Ils lui représenterent cette Alliance come un moyen naturel de terminer la [diffi-
culté,

culté, come un Acomodement qui lui convenoit & dont tout Homme raisonnable seroit charmé; mais il ne l'envisagea pas ainsi, & à son tour, il rejetta bien loin cette proposition.

Cependant le chagrin dans lequel cette Afaire le plongea, lui causa une Maladie dont il pensa mourir. A peine fût il guéri, que, pour ne point s'exposer à perdre ses 2000. l. Sterl. & pour obliger son Débiteur à les paier comptant, il prit la résolution de se marier, mais d'une façon qui ne feroit aucun tort à ses Richesses, dont il avoit toujours fait l'Idole de son Cœur. Dans cette vûe, il fit proposer à une pauvre Femme de ses Voisines, qui est à peu près de son âge, une Rente viagère de 3. Livres Sterling, si elle vouloit l'épouser. Cette Femme, qui n'avoit & n'a jamais eu un Sol vaillant, accepta cette offre, come la plus grande fortune qui lui pût arriver; & ce Mariage fût célébré le 16. du Mois de Mai dernier. Par cette ridicule Union, le Négociant débiteur s'est vû frustré de celle qu'il méditoit, & obligé de paier les 2000. Liv. Sterling; ce qu'il éfectua le jour même de ce beau Mariage.

Mais si nôtre Avare a trouvé par là, le moïen de se faire paier de sa Dette; d'un autre côté il s'estimeroit infiniment plus heu-

heureux d'avoir perdu le double & le quadruple de cette Some, & de n'avoir point fait la folie qui lui en a procuré le paiement. A peine cette Femme s'est elle vue sortie de la misère & entrée dans la Maison de son Mari, qu'elle y a tout mis sans dessus dessous: Elle ne cesse de le faire enrager; elle donne dans une dépense excessive, même dans le luxe & dans la prodigalité. Quelque cruelle que soit cette situation pour un Avaro, ce n'est pas encore le plus grand de ses maux. Le pis est, qu'il s'est associé une Mégère, une Brutale sans génie & sans éducation, qui a pris sur lui un si grand ascendant, qu'il n'ose souffler devant elle, à moins qu'il ne veuille s'exposer à recevoir des coups de cette Harangère, come cela lui est déjà arrivé plusieurs fois. Telle est la juste punition de la fordide Avarice de ce Négociant, qui auroit pû vivre heureux, en faisant un usage raisonnable de ses Richesses, & en les partageant avec une Epouse aimable, vertueuse & remplie de sentimens.



E X P L I C A T I O N
du Logogriphe de Juillet.

UN POTAGE est entier en Ville, à la Cam-
pague ;
Le PO sert l'Italie, & le TAGE l'Espagne ;
Un POT est en Cuisine ; AGE nombre le temps ;
Un OTAGE est donné dans les Hauts Diférens.
Mercure, cette fois, a lâché de sa grise,
Un véritable Logogriphe.

G E N E V E. M. D. M.

E N I G M E.

DAans un double & sonible Parterre,
Eclairé de raïons divers,
J'alume une soudaine Guerre,
Entre deux Amis que je sers.
J'intèresse dans leurs quèrelles
Un grand nombre de Demoiselles,
Qui font un fracas des plus grands ;
Cependant toute la dispute
Finit entre les Combatans
Par la bizarre cusbute
Des restes d'un Squelette afreux
Brusquement sorti de leurs creux.



T A B L E.

L <i>Ette sur quelques Contumes anciennes & modernes.</i>	Pag. 99
<i>Dialogue IV. entre Platon & Diogène le Cynique, sur les Richesses & la Pauvreté.</i>	121
<i>Lettre aux Editeurs, contenant quelques nouvelles Réflexions sur l'Inoculation de la Petite-Vérole, & sur le Traitement en général de cette Maladie.</i>	147
<i>— de Mrs. Cramer & Joly, Docteurs en Médecine à Genève, sur l'Inoculation de la Petite-Vérole.</i>	171
<i>Nouvelles curieuses & intéressantes des Sciences & des Arts.</i>	191
<i>Traits Originaux de l'Avarice d'un Riche Négociant d'Angleterre.</i>	215
<i>Explication du Logogriphe de Juillet.</i>	221
<i>Enigme.</i>	221

FAUTES à corriger dans ce Journal.

- P**Age. 154. l. 7. n'auroit jamais, lises, n'auroit on jamais.
- P. 158. l. 12. après ces mots, du plus heureux succès? il faut mettre ces citations: *Finan, Tom IV. p 173. Edinb. Obs. T. II. p. 111. Marscher, Prof. à Bâle, Diss de Variola Spontanea in Scabiabilibus, p. 5. &c.*
- P. 163. l. 23. après ces mots, on a été obligé, ajoutés, quelquefois.
- P. 187. l. 17. finis lises, dans. &
l. 28. de poudre de chelis
cancrozum feut





